

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 389—SAMEDI, 17 OCTOBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE LOUIS-AMABLE JETTÉ
Juge puiné de la Cour Supérieure et président de la Commission Royale



L'HONORABLE CHARLES-PEERS DAVIDSON
Juge puiné de la Cour Supérieure



L'HONORABLE FRANÇOIS-GEORGE BABY
Juge puiné de la Cour du Banc de la Reine

LA COMMISSION ROYALE
Photographies Archambault et Notman—Photogravures Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 OCTOBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—A la bonne franquette, par Faucher de Saint-Maurice.—Notes et croquis, par le Dr R. Chevrier.—Nécrologie : Le Rév. M. Desmazures, P.S.S.—Remerciement, par Hermance.—Poésie : Au Canada, par J. Martin.—Etudes historiques : Mathurin Langevin-Lacroix, par G.-A. Dumont.—La critique littéraire au Canada, par E.-Z. Massicotte.—Amour résigné, par Henri Datin.—Science amusante (avec gravure).—Nos gravures, par J. St.-E. et Rod. Iphe B.—Chanson musulmane, par Mathias Filion.—Une relique du vieux temps (avec gravure), par Germain Beaulieu.—Etymologies, par P.-G. Roy.—Production artificielle de la pluie (avec gravure)—La chasse.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portraits des membres de la Commission Royale : L'hon. Louis-Amable Jetté, juge de la Cour Supérieure ; L'hon. Charles-Peers Davidson, juge de la Cour Supérieure ; L'hon. François-George Baby, juge de la Cour du Banc de la Reine.—Le siècle de lumière.—Canada : Vue sur l'Outaouais, pointe de la "Hudson Bay Co."—Portraits : M. l'abbé Desmazures, P.S.S., décédé.—M. le Dr Phelan.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A LA BONNE FRANQUETTE

Depuis longtemps les récits des missionnaires, des voyageurs, des trappeurs mentionnaient l'existence de chûtes gigantesques, sises dans les solitudes lointaines du Labrador. Deux officiers de la compagnie de la baie d'Hudson, M.M. McLean et Kennedy, qui les avait vues en 1839, leur donnaient une hauteur de 2,000 pieds. La chute de la vallée du Yosemite a, il est vrai, 2,500 pieds, mais elle s'élanche en trois bonds : le Niagara n'a que 164 pieds et la fameuse cataracte du Zambèze que 100 pieds.

En 1887, M. Randle F. Home, de l'université d'Oxford, se mit en route pour explorer cette merveille de la nature le manque de provisions le força de rebrousser chemin. Plus tard, M. Bryant, avocat, de Philadelphie essaya de se rendre aux fameuses chûtes : cette expédition ne fût pas menée à bonne fin.

Le succès de cette entreprise devait appartenir à deux étudiants du collège Bowdoin. Le 26 juillet, M.M. Austin Caryl, Denis Cole, W. Smith et R. B. Young s'embarquaient dans deux petites embarcations solidement construites et propres à sauter les rapides. Ils avaient emporté le moins de bagage possible, et avaient avec eux des instruments de précision. Ils se dirigèrent vers la Grande Rivière.

Elle se trouve sur la côte du Labrador, en face de Terre-neuve, un peu à gauche ; à son embouchure elle a un mille de largeur, mais bientôt elle s'élargit et elle atteint généralement deux milles.

Elle offre une navigation coupée difficile : elle est remplie de barres et de rochers.

La seule habitation que l'on y rencontre est une cabane en bois rond, occupée par un coureur des bois et sa famille. Il habite à six milles dans l'intérieur. Quinze milles plus loin, nos voyageurs tombèrent dans un camp d'indiens Montagnais. Ils étaient à la chasse, et les femmes, les vieillards et les enfants étaient laissés à la garde des ouïgouams. A vingt-cinq milles de l'embouchure de la rivière, ils rencontrèrent la première chute : elle a soixante-dix pieds de hauteur et est divisée en deux. De là, ils cheminèrent pendant l'espace de 250 milles sans rencontrer âme qui vive. Ce voyage fut difficile et périlleux. Ils le firent en partie à pied, portant leurs embarcations et leur mince bagage, ayant à lutter contre une série sans fin de rapides et contre des légions de monstres. Harassés, à bout de forces, deux membres de l'expédition, M.M. Smith et Young, se décidèrent au retour, pendant que M.M. Caryl et Cole continuaient courageusement l'exploration. Leurs efforts furent couronnés de succès, et quelques jours après ils se trouvaient en face des chûtes mystérieuses.

Comme toujours, la légende avait exagéré, mais tout de même le spectacle qui s'offrait à la vue des voyageurs était sublime. Sur un espace de huit milles, le torrent se précipite à la moyenne d'une hauteur de cent pieds par mille. Puis au bout de cette course échevelée, il semble s'arrêter, se recueillir. Il hésite, il tremble, car il est sur le bord de l'abîme. Enfin, le vertige l'empoigne : il se précipite en hurlant dans la vide, et pendant vingt milles il continue à bondir, à se tordre et à se lamenter dans une gorge de cinq cents pieds de profondeur. Sur un parcours de trente milles, la différence total du niveau est de huit cents pieds.

La gorge où passe le torrent est de formation très ancienne : elle a plus de vingt milles de longueur et une largeur moyenne d'un quart de mille. Elle est coupée à pic et sa hauteur est de cinq cents pieds. C'est une merveille d'horreur et de grandeur. En souvenir du collège où ils étudiaient, nos deux explorateurs l'ont appelée la gorge Bowdoin.

Le manque de provisions força nos deux hardis jeunes gens au retour. Une surprise désagréable les attendait au rapide où ils avaient laissé leurs embarcations. Elles étaient brûlées par le feu des bois et ils n'en restaient plus que les ferrures. Après quelques jours de rudes misères, ils finirent par gagner la côte et par prendre passage sur un navire qui était venu faire la pêche dans ces lointains parages.

Voilà, n'est ce pas, un voyage qui comptera dans les annales de la géographie canadienne américaine ?

* *

Puisque nous causons de ces choses, je ne saurais résister au plaisir de vous communiquer une lettre que vient de m'écrire un officier de la marine française.

"Je viens, me dit-il, d'entendre une conférence de Jules Desfontaines. C'est un jeune et intrépide voyageur qui ayant pour tout bagage... un guide Joanne et pour toutes ressources une rente de cent francs par mois, a fait le tour du monde ! En un langage plein d'un poétique enthousiasme et avec un talent qui semble s'ignorer lui-même, M. Desfontaines vient de nous conter ses pérégrinations à travers le globe et, à l'entendre j'ai cru lire un des meilleurs romans de Jules Verne.

"Suivez-le. La Tunisie voit ses débuts : il parcourt la côte orientale, touche à Gabès et de là s'enfonce dans le désert, en compagnie de M. Edouard Blanc, chargé d'une expédition scientifique dans la contrée. Après cette excursion dans le Sahara tunisien, il revint à la Goulette par Tripoli et Malte. Mais sa bourse est vide : à la Goulette, il se fait professeur, et la somme gagnée lui permet de partir pour l'Egypte. Il visite le Caire, remonte le Nil jusqu'à la seconde cataracte, admire les ruines du grand temple de Karnak, gagne la Palestine et arrive à Jaffa n'ayant plus que deux francs en poche. Il prend cependant la route de Jérusalem, où il assiste aux grandioses cérémonies pascales, célébrées à l'église du Saint Sépulchre. Mais un désir subit de revoir son pays natal, la

Bretagne, lui brûle le cœur ; il y revient en hâte, s'y repose quelques mois et repart, la bourse tout aussi peu garnie, mais le cœur plein d'une insouciance gaîté.

"Les Seychelles, Bornéo, Madagascar, Maurice, les grandes villes d'Australie, Adélaïde, Melbourne, Sydney voient ses étapes successives. A Sydney comme il loge le diable dans sa bourse, il se fait garçon de ferme et gardeur de moutons. Nous le retrouvons bientôt à Tahiti, percepteur des enfants de Teti Salmon, frère de la reine Marau. Il passe quelques mois au milieu des indigènes de l'intérieur, vivant de leur vie propre, goûtant dans toute leur incensité les charmes de cette poétique existence, et recueillant parmi ces insulaires des légendes inédites : il nous a narré en un style imagé les deux plus intéressantes qui ont, avec les récits de la Bible et du Nouveau Testament une analogie frappante. Au sortir des îles de la Société, il explore l'archipel Cook, celui de Fouga et de la Nouvelle Zélande et revient en France par Rio-de-Janeiro. En quarante mois il avait parcouru environ 18,000 lieues !

"Le prochain voyage de Desfontaines se fera de votre côté. Il part en même temps que cette lettre. Le Saint Laurent, qui m'a laissé de si beaux souvenirs, le Mississippi, la Floride, l'Arizona, San-Francisco, les îles Hawaï, le Japon, Java, Borneo, la Nouvelle-Guinée, les îles, seront ses étapes successives. Que Dieu l'accompagne !"

M. Jules Desfontaines est sûr de recevoir au Canada le plus sympathique des accueils, et notre Saint Laurent lui "laissera les mêmes beaux souvenirs" que mon ami le capitaine de vaisseau P... me rappelle dans sa bonne et charmante lettre.

Faucher de Saint Maurice.

NOTES ET CROQUIS

Château de Farges, septembre 1891.
Ain, France.

Depuis plus de huit jours, me voici rendu sur un coin de terre exquis comme je l'avais rêvé, frais comme une oasis, tranquille comme une nef de sanctuaire et pittoresque comme une scène de la Suisse, qui l'avoisine, du reste.

Mes doigts n'ont jamais tenu un pinceau de paysagiste, et pourtant le souvenir de ma promesse indiscrette formulée dans ma dernière causerie, m'oblige à quelques renseignements sur l'endroit où je vis un peu un cénobite que l'indifférence et les clameurs de la foule, que le besoin de repos et d'air pur ont chassé de Paris, cette française, vers Farges, ce hameau charmant. Ce sera sans doute une mauvaise ébauche, à grands traits et incomplète, plutôt une exquise, une pochade, dans le langage artistique, mais vous ne pouvez exiger davantage, et si une belle fille ne donne que ce qu'elle a, suivant le naïf dicton populaire, un chroniqueur ne saurait faire plus...

Je vous fais grâce de l'itinéraire parcouru, des ennuis du voyage, des villes traversées, des cantons entrevus ou coudoyés, et des mille et une surprises agréables à l'œil dont nous favorise chaque détour de la voie ferrée sillonnant un pays neuf. Je tairai même cette vallée superbe du Rhône où nous avons roulé pendant quelques heures, tout émerveillé de la fougue des eaux bleutées du fleuve étroit mais profond, des nombreux amas d'humbles demeures échelonnées sur ses rives abruptes et protégées par la blanche silhouette d'un Madone, dressée sur un piédestal de roc, à l'endroit le plus en vue, en signe de confiance et de vénération.

Tous ces détails seraient oiseux et sans doute dénués d'intérêts, mon intention d'ailleurs n'étant certainement pas d'écrire un guide. Je risquerais trop de faire moins bien que Bædecker et Joanne qui ont écrit de longues pages sur le trajet de Paris à Genève, via Dijon et Mâcon, et je laisse à d'autres ce rôle facile, mais peu enviable,

de copiste servile ou d'effronté plagiaire. Le public en outre n'est plus dupe de ces expédients sans malice qui ont pu autrefois réussir à quelques prétendus littérateurs stériles.

* *

Farges est un petit village, assez coquet, dont les maisonnettes aux murs blanchis et aux toits en tuiles rouges font tache au pied du Jura. La montagne est là, en face de nous, courant du nord au sud, drapée dans un vêtement de verdure sombre, trouée ici et là de larges déchirures irrégulières dévoilant l'aspect d'un sol rocheux, feuilleté, connu dans l'histoire naturelle sous le nom de terrain jurassique.

Nous sommes tout à fait à l'entrée du vaste triangle qui s'ouvre sur la vallée du Rhône et les plaines de la Suisse, triangle dont les côtés sont formés par une chaîne des Alpes au sud et au nord par le Reculet que je viens de décrire. Au sommet de ce triangle constitué par les limites extrêmes de deux cimes rapprochées se trouve l'emplacement d'une ancienne place forte, couronnée d'un bastion et de meurtrières creusées dans le roc. C'est le Fort de l'Écluse qui suffit à lui seul, par sa position exceptionnelle à l'entrée de cette gorge, à garder en sentinelle vigilante cette porte ouverte sur la France. Le Rhône plus violent mugit tout au fond de cette vaste échancrure et coïncidence étrange, le pont militaire qui relie les deux rives a été construit, il y a plusieurs années, par M. Carnot, président actuel de la République Française. Voilà comment j'ai appris que M. Carnot avait été ingénieur autrefois, détail que j'ignorais absolument dans la carrière de l'éminent homme d'État.

Du haut du Reculet où nous allons souvent faire des excursions en guise d'exercice plein d'agrément et d'utilité, au cours desquelles nous mêlons flânerie, contemplation, botanique et géologie, nous avons devant nos yeux une toile monstre et superbe, vivante de coloris et de lumière, pleine d'effets imprévus et variés, où toutes les nuances se touchent, se mêlent, forment contraste ou se marient, depuis la blancheur de lys des neiges éternelles jusqu'aux teintes sombres de jais baignant les lointains privés de soleil.

Le lac de Genève semble à nos pieds, miritant sous le ciel tout bleu, entre des massifs obtus, comme une immense corne d'argent azuré. La ville de Genève, patrie et refuge de tant de persécutés, que j'eus le plaisir de visiter assez longuement l'autre jour, aligne ses rues étroites et antiques le long du Rhône et sur les rives du lac.

La plaine, au bas, toute verdoyante et fraîche, couverte d'un moelleux tapis de gazon épais et trahissant sa fertilité, apparaît creusée bruyamment en vallon plat et terminée l'autre de côté par un énorme soulèvement.

Le Rhône, au cours sinueux, semble une épée tordue enroulée dans l'émeraude des prés.

De nombreux hameaux et villages émaillent le panorama de clochers étincelants.

Et tout au fond de la toile, derrière le premier chaînon des Alpes qui clôt notre vallée, nageant dans une buée d'azur, heurtant quasi les confins du ciel, se dresse dans toute sa splendeur de vierge la cime sans macules du colossal Mont Blanc.

À droite, les montagnes de la Haute-Savoie courent à l'horizon, brisées, irrégulières, simulant le tracé d'une scie édentée.

À gauche, d'autres pics neigeux de la Suisse et de la Savoie s'entassent dans un péle-mêle harmonieux, des profils de titans de pierre s'effacent dans l'ombre de la distance et d'énormes courbures indécises se confondent avec le vague des contours de nuages gris traînant à l'horizon.

* *

Quand nous nous sommes bien grisés de cet ensemble de beautés accumulées sous nos yeux, nous descendons par les ravins et les sentiers difficiles vers Farges que traverse la grande route blanche, poudreuse et monotone à force d'être symétrique et droite.

Nous saluons en passant l'humble chapelle du village, avec son dôme antique, ses murs lézardés

et décrépits, son bout de parterre en fleurs et l'enclos morne à sa droite, où se coudoient dans une gêne visible d'espace les croix de bois mutilées et les pierres tumulaires qui s'effritent. Le temps, ce profanateur, efface simultanément les noms sur les tombes et dans les cœurs le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Nous traversons la rue principale que des noyers et des poiriers chargés de fruits couvrent de leurs rameaux ombreux. Nous jetons un coup d'œil sur la mairie silencieuse, bâtie en un style insipide et froid. C'est en même temps l'École communale, mais les bancs sont encore muets et déserts, la fin des vacances n'étant pas encore venue pour la troupe des écoliers tapageurs.

Les paysans que nous croisons en route n'ont pas la figure ouverte de nos cultivateurs canadiens. Ils ont l'air méchant et semblent manquer de franchise. Cette mauvaise impression est encore accrue par l'absence absolue de ce jovial et frais bonjour qu'en nos villages on jette en passant à l'étranger, du chapeau ou de la main.

Je communique ces quelques réflexions à mon compagnon de voyage, qui les trouve très justes, mais qui me prie de ne pas juger les paysans français d'après l'échantillon que nous avons sous les yeux, cet air soupçonneux et désobligeant étant spécial à la région où nous sommes. "Le paysan du Nord, me dit-il, est plus sympathique et plus courtois." Je le crois sans peine.

Tout en causant, nous rentrons au château dont la cloche, au son cristallin, du haut de la tourelle effilée, vient d'égrener dans l'air le premier appel du déjeuner.

Quand je vous aurai donné en quelques lignes une description succincte du vieux château, avec son jardin et son parc, superbes et spacieux, vous connaîtrez Farges aussi bien que moi.

Mais je m'arrête ici, réservant pour une autre fois ce second croquis dont toutes les couleurs sont dé mêlées au fond de mon encrier d'un sou.

* *

Pourtant je ne saurais terminer cette première lettre sans un entrefilet qui aurait dû la commencer. La gratitude à de petites obligations qui suffisent parfois à payer de grosses dettes.

Donc je tiens à vous dire que je suis ici l'hôte de mon savant maître et ami, monsieur le docteur Doléris, qui tous les étés quitte Paris pour sa propriété de Farges où il se délasse durant deux longs mois. Son hospitalité toute généreuse et cordiale me fait goûter délicieux le séjour au milieu de sa famille. Et c'est un peu et même beaucoup à son actif si la campagne m'a entièrement détaché de la ville où j'ai peur de retourner.

Mon hommage s'adresse en même temps à l'aimable châtelaine dont nous savons apprécier les hautes qualités et dont les égards nous laissent au cœur une gerbe de précieux souvenirs.

Oh ! comme nos bouquins fermés nous semblent ennuyeux et stupides, comme les propos scientifiques nous apparaissent comme des fadeurs quand on respire les senteurs des plates-bandes fleuries ou qu'on entend les cris joyeux des enfants qui prennent leurs ébats dans les allées ensoleillées du jardin vert !

Le bonheur fait fleurir la reconnaissance et, contrairement à une phrase souvent répétée, ne rend pas oublieux.

Mes mercis vont à mes hôtes et à vous, compatriotes et amis, mes chateaux bonjours.

D. R. Cheverus

La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin.

La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets à l'orage. — Mme de KRUNDER.

"Jamais," c'est le premier mot de toutes les femmes, comme "toujours" est le dernier. — ARSÈNE HOUSSAYE.



LE REV. M. DESMAZURES, P. S. S.

La nouvelle de la mort de M. l'abbé Desmazures a été une surprise pénible pour tous ceux qui l'ont connu.

M. l'abbé Adam Charles Gustave Desmazures est né le 15 janvier 1818, à Nogent sur Seine, diocèse de Troyes, (France). Il entra dans la compagnie de Saint-Sulpice, le 15 octobre 1844, et fut ordonné prêtre le 23 décembre 1848.

Il avait été, préalablement à 1844, avocat praticant dans le Barreau de France, quelques années durant.

Le 11 octobre 1851, M. l'abbé Desmazures arrivait au Canada, où il fut employé au saint ministère dans les paroisses de Saint-Jacques et de Notre-Dame.

Le vénérable défunt était bien connu et aimé à Montréal, où il a fait beaucoup de bien. Favorisé des biens de la fortune, il employa ses richesses à faire du bien aux nombreux pauvres qui recourraient sans cesse à son inépuisable charité. Tous ceux qui s'adressaient au saint prêtre étaient sûrs de trouver un cœur généreux et une bourse toujours ouverte.

Que de femmes, d'épouses et de mères lui doivent aujourd'hui d'être ce qu'elles sont. Il a contribué à l'éducation d'une foule de jeune filles qu'il a arrachées à la misère, soit en facilitant leur entrée dans les convents, soit en favorisant leur établissement.

M. l'abbé Desmazures n'était pas seulement un saint prêtre, dévoué au salut des âmes, il était encore un savant aussi modeste qu'érudit.

Il fut pendant plusieurs années professeur d'archéologie à la Faculté des arts de l'Université Laval, et ses leçons furent toujours suivies avec beaucoup d'empressement.

Tout le monde se rappelle encore ses magnifiques conférences sur l'archéologie, données au Cabinet de Lecture, et qui attiraient toujours de si grandes foules, surtout parmi la classe instruite.

Comme son divin maître, qu'il a fidèlement servi et imité toute sa vie, il a passé en faisant le bien.

Depuis plusieurs années, M. l'abbé Desmazures n'était pas d'une santé très florissante : mais ce n'est qu'au mois de juillet dernier, à la fin de la retraite annuelle des messieurs de Saint-Sulpice, qu'il a commencé à se sentir plus malade ; depuis cette époque, l'état de sa santé a toujours été des plus précaires. Le vénérable défunt a rendu sa belle âme à Dieu, mardi le 29 septembre dernier, en la fête de St-Michel archevêque, après avoir reçu toutes les consolations que la religion offre à ses enfants, au moment du terrible passage du temps à l'éternité.

Nous offrons aux messieurs du séminaire nos sincères condoléances, dans le malheur qui vient de les éprouver si cruellement.

REMERCIEMENT

À "Jean-Baptiste Duluth," de L'ECHO DE L'OUEST, Minneapolis, Minn.

Mille fois merci pour les gracieuses lignes à mon adresse dans le journal que vous m'avez fait parvenir.

Il me devait venir de bien loin cet écho d'un dernier mot sur les fêtes de Tourouvre.... Merci.

Merci surtout pour ces bonnes paroles : "Que Dieu réalise tous vos désirs, Hermance. Vous avez les sympathies des zouaves. Gardez-les pour vous...."

Laissez-le moi vous dire, monsieur : les grandes et nobles causes auront toujours beaucoup de mon cœur.

Merci, merci.

HERMANCÉ.



AU CANADA

A M. JULES SAINT-ELME

Laissons nous donc aller vers ce charmant rivage,
Vers ce monde rempli d'un si doux souvenir,
Des Canadiens-Français écoutons le désir :
Frères, nous disent-ils, venez sur notre page !

Ils nous tendent les bras, réunis sous l'ombrage
D'un bel arbre touffu (*), témoin de leur plaisir,
Heureux en ce moment de pouvoir nous offrir
Un abri protecteur sous ce riant feuillage.

Joyeux, nous abordons : une belle campagne
Se présente à nos yeux. — Au pied de la montagne
S'élève devant nous une grande cité,

Qui veut bien nous offrir son hospitalité,
Et nous trouvons partout amour, gaieté, largesse.
Aux amis Canadiens, gardons notre tendresse !

J. Meakin.

Armissan (France) 1891.



MATHURIN LANGEVIN-LACROIX

(Suite et fin)

En raison des attaques presque journalières des Iroquois et aussi pour renforcer la petite garnison du fort, M. de Maisonneuve fonda, en 1663, une milice qu'il appela la milice de la Sainte-Famille. Mathurin Langevin, qui avait montré dans maintes circonstances le plus grand courage, s'empessa d'y entrer ; il fit partie de la quinzième escouade.

C'est à l'occasion de l'entrée de Mathurin Langevin dans la milice de la Sainte-Famille que fut ajouté à son nom le sobriquet de Lacroix, qu'un grand nombre de ses descendants portent maintenant. Ce surnom lui fut donné pour le distinguer d'un autre Langevin (René), qui fit lui aussi partie de cette milice. En cela, il différait de plusieurs Langevin qui ont fait souche au Canada et qui ne doivent leur nom qu'à la province d'où ils étaient originaires (l'Anjou).

Le 2 mars 1664, pour se rendre au désir exprimé par le fondateur de Montréal, dans un document en date du 15 février, les habitants se réunirent au Hangard de Villemarie pour faire l'élection de cinq juges de police. Mathurin Langevin, qui était présent, eut dix sept voix en sa faveur, comme on peut le voir par le tableau suivant :

	voix.		voix.
Louis Prud'homme	23	Gabriel Lesel	19
François Bailly-Lafleur	5	André Charly St-Onge	12
Jacq. Le Moyne	23	Mons. Gaillard	5
Mathurin Langevin	17	Robert Le Cavalier	11
Mons. de Belestre	3	Jacq. Picot-Labrie	24
Marin Jannot	6	Jean Leduc	19
M. Messier	4	M. Desrochers	3
Louis Chevalier	13	Pierre Gadoys, père	13
Nicolas Godé	1	Lavigne	2
M. Claude, serrurier	3	Mons. Lacroix, tailleur	4
Pierre Lorrin	1	Jean de Niau	1
St-Jame	6	M. Gervaise	1
M. Laverdure	1	M. Lauzon	2
Le Roy, sergent	1	M. Bouchard	1
Honoré Langlois	1	Bourguignon	1

* Lesquels habitants, dit l'*Histoire du Montréal*

(*) L'érable.

de 1661 à 1662 (page 142), après la pluralité de leurs voix, ont élu les personnes des sieurs Louis Prud'homme, Jacques LeMoynes, Gabriel LeSel, sieur du Clos, Jacques Picot, sieur de la Brie, et Jean Leduc, pour juges de la police dudit Ville Marie, qui en ont accepté la charge et promis iceux faire leur devoir suivant les ordonnances Royaux, étant signé le présent acte avec lesdits habitants, de ce jour deuxième mars mil six cent soixante et quatre, à la réserve desdits sieurs Du Clos et J. Leduc qui ont déclaré ne savoir signer de ce enquis. — Chs d'Ailleboust, P. Gadoys, J. Le Moyne, Jacques Picot, F. Bailly, Louys Prud'homme, J. Vailliquet, F. Piron, Claude Fezeret, E. Brossard, J. Roy, M. Langevin, Marin Jannot, P. Gadoys, H. Perrin, Honoré Langlois, Michel Paroissien, René Fezeret, Basset, notaire, etc."

La signature de Langevin apposée à ce document, qu'on peut voir au greffe de Montréal, est une des meilleures que nous ayons vues dans les papiers de cette époque.

M. Langevin

Les habitants avaient pour mandataire auprès des autorités un des leurs qui portait le nom de syndic. Cette charge a disparu, comme les autres, après la domination française. Voici ce que dit, à propos de cet emploi, M. l'abbé Rousseau, dans son *Histoire de la vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve* (pages 256-257-258) :

" Chez les Grecs, le syndic était un orateur chargé de défendre les intérêts d'une communauté, ou d'une ville, ou d'une famille. Aristide eut cet honneur à Athènes.

" Au moyen âge, dans la société européenne, le syndic devint un officier délégué pour veiller aux intérêts d'une corporation, d'une compagnie ou association quelconque. La plupart des villes de Provence ou du Languedoc eurent leur syndic. Sous Louis XIV, ce nom était encore donné aux notables commerçants appelés à composer dans quelques grandes villes la Chambre syndicale de commerce.

" Le syndic avait autorité pour la surveillance et la discipline, afin que chaque membre de la société se renfermât strictement dans les limites légales de ses fonctions et de ses droits ; il pouvait, selon la gravité des cas, provoquer l'intervention du gouverneur.

" La charge de syndic était purement honorifique à Villemarie, sans traitement, ni privilèges personnels. Rien de plus pacifique et rien de plus simple que l'élection de ce magistrat.

" On demandait d'abord l'agrément du gouverneur pour convoquer l'assemblée des habitants. Le greffier des seigneurs rédigeait le procès-verbal ; les habitants réunis, il lisait l'autorisation du gouverneur et formait la liste de ceux que l'on jugeait dignes d'être élus, chaque habitant votait ensuite, en apposant sa signature ou une croix à la suite du nom du candidat de son choix. Celui qui avait la majorité était proclamé. S'il acceptait, il s'engageait par serment, prêté devant M. de Maisonneuve, à remplir fidèlement les devoirs de sa charge, et le greffier lui remettait les archives de la communauté, les ordonnances du gouverneur local, et depuis 1651, le contrat par lequel les seigneurs accordaient à la corporation, cinquante arpents de terre pour servir de commune.

" Par arrêt du Conseil d'Etat, en 1647, le procureur-syndic ne pouvait pas être élu à cette charge plus de trois ans consécutifs ; cet état de chose dura jusqu'à 1672.

" Le syndic de Montréal, comme ceux de Québec et de Trois-Rivières, avait droit de concourir à l'élection des conseillers du gouverneur-général et de représenter au Grand Conseil, les intérêts de sa communauté.

" Lorsque le Conseil souverain eut détaché l'administration de la justice de la charge de gouverneur, le mode d'élection fut légèrement changé.

" La permission du gouverneur accordée, le procureur fiscal adressait une requête au juge, qui, à son tour, faisait publier et afficher par le greffier

l'ordonnance du gouverneur, notifiant le jour et la fin de l'assemblée. Le jour venu, elle se convoquait au son de la cloche de la paroisse et le juge la présidait. En 1666 et l'année suivante, M. d'Ailleboust présida l'élection de Mathurin Langevin et de Gabriel Le Sel.

" L'élection se faisait dans le Hangard ; plus tard, pour lui donner plus de solennité, elle se fit dans la salle du séminaire ou dans la salle d'audience du château.

" Le syndic était établi pour " agir, postuler et administrer toutes les affaires présentes et à venir qui concernent le bien commun des particuliers de l'île, pour employer les deniers remis à cet effet, et même avancer ceux qui seraient nécessaires."

" Dans l'emploi des fonds, son action était ce pendant limitée ; il lui fallait l'autorisation du juge et du procureur fiscal, et le consentement de l'assemblée des habitants. Mais c'était à lui de répartir les taxes pour l'entretien de la garnison ; les communautés de l'Hôtel-Dieu et de la Congrégation étaient exemptes de cette imposition.

" Au syndic appartenait encore le droit de veiller à ce qu'aucun habitant ne souffrit de dommage par la négligence et le mauvais vouloir des malveillants, et de les déférer aux juges.

" L'élection se terminait par la prestation du serment devant le juge."

Mathurin Langevin était tout désigné d'avance pour cet emploi ; aussi fut-il élu syndic à l'assemblée tenue le 31 mai 1667, sous la présidence de M. d'Ailleboust.

Vers cette époque se produisirent plusieurs abus de nature à nuire au commerce général des habitants ; certains de ces derniers, dans le but de se mettre dans les bonnes grâces des sauvages venant faire la traite et de se procurer des fourrures à bas prix, logeaient les sauvages chez eux et même quelquefois leur donnaient de l'eau-de-vie. Par ces moyens et quelques autres, on faisait beaucoup de tort au marché, en empêchant les sauvages de s'y rendre. Afin de faire redresser leurs griefs, les habitants se réunirent en assemblée, signèrent une requête qui fut remise à Mathurin Langevin, en sa qualité de syndic. Le 31 juillet 1667, Langevin présente cette requête aux juges des seigneurs. Le même jour, M. d'Ailleboust fit défense aux habitants d'héberger les indiens, de leur offrir des liqueurs fortes, etc

Après avoir laissé la charge de syndic, à la fin de son terme d'office, Langevin continua, comme auparavant, à s'occuper des intérêts de ses concitoyens ; le 15 mai 1672, sa présence est constatée à une assemblée faite pour l'élection d'un nouveau syndic. Le 20 janvier 1676, il promet de donner " dix livres et deux cents pieds de bois de cèdre ou épinette " pour l'église paroissiale (1).

Enfin, le 10 mai 1718, après avoir sacrifié toute sa vie au service de ses concitoyens sans penser même à s'assurer une modeste aisance pour sa vieillesse, Langevin entre à l'hôpital, où il est mort à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il fut inhumé dans le cimetière de l'Hôpital, le 20 mai de la même année (2).

Par la mort de Mathurin Langevin, Montréal perdait un de ses meilleurs citoyens et, la France, l'un des plus généreux défenseurs de son drapeau.

G. H. Dumont

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE AU CANADA

DÉDIÉ AUX CRITIQUEURS

De tout temps, la critique littéraire au Canada a été très acerbe ou très élogieuse, quand elle n'est pas restée très silencieuse.

Nos compatriotes semblent ne pas comprendre la maxime : *In medio stat virtus*.

La raison, c'est que l'on se guide d'après ses opinions politiques et religieuses.

(1) *Annuaire de Villemarie*, par L.-A. Huguet-Latour, p. 389.

(2) *Ibidem*, p. 93.

Trop souvent il suffit qu'un homme soit de son parti ou ait les mêmes principes pour qu'on le loue. Et, si c'est le contraire, pour qu'on l'assomme à coup de phrase.

Est-ce ainsi que l'on réussira à former une littérature nationale ? Je ne le crois pas.

Est-ce ainsi qu'on formera les jeunes ? Mille fois non !

Car, remarquons le bien, ce sont les jeunes qu'on loue burlesquement et c'est sur eux qu'on frappe plus dur.

Ce système de louange ou de dénigrement a déjà produit de funestes effets, néanmoins nos aînés semblent ne pas le reconnaître.

Le nombre de nos Zoïles est effroyable. Ces critiques ou plutôt ces critiqueurs, sous prétexte de faire de l'esprit, font une œuvre que la postérité qualifiera d'ignoble.

La critique, c'est comme l'outil du chirurgien, lorsqu'il est manié par une main malhabile, on risque la vie du patient.

Où mène la voie dans laquelle ils se sont engagés ? A la destruction de cette littérature que les patriotes avaient tant à cœur de voir réussir. Ces gens sèment dans le cœur des jeunes la haine, la crainte et le découragement.

La haine et la crainte, parce qu'ils savent les vieux forts. Le découragement, parce qu'on ne veut laisser à personne son initiative.

Les novateurs sont mal vus de ces êtres rétrogrades.

Pour plaire à monsieur X... ou à monsieur A..., il faudrait n'être que classique, il faudrait n'avoir que les mêmes principes qu'eux.

Une fois pour toute, aînés, soyez tolérants, sachez distinguer.

Appréciez un style sans faire de personnalité, séparez la forme littéraire de l'idée, analysez chacune.

Si vous disséquez un ouvrage, selon que l'auteur vous sera sympathique ou antipathique, ne prenez pas que le beau ou le laid, pour le montrer à vos lecteurs. Indiquez les rayons et les ombres.

De cette manière, vous serez utiles à votre pays, autrement....

* *

Ces remarques, je le sais, ne seront pas prises en bonne part.

Les vieux aiment la routine, alors qu'ils continuent. Seulement, qu'ils sachent que s'il y a des jeunes qui ont peur de leur assommer, la plupart s'en moquent.



AMOUR RÉSIGNÉ

Tout en elle est menteur.
Tout est frivole ;
C'est chose folle
Que lui livrer son cœur !

—Ah ! comme c'est vrai ce que chante là le capitaine, dit d'un ton convaincu le major Lefèvre, en avalant d'un trait son verre de punch :

C'est chose folle
Que lui livrer son cœur !

—Serait-ce la raison pour laquelle vous ne vous êtes pas marié, major ? demanda un sous-lieutenant.

—Mon Dieu, oui, et, puisque nous sommes tous réunis ici pour fêter ma nomination d'officier de la Légion d'honneur, si vous désirez connaître l'histoire, je suis prêt à vous la raconter.

—Nous vous écoutons, dirent les officiers qui se rangèrent en cercle près du major.

—Puisse cette histoire servir de leçon aux jeunes. Dans tous les cas, la voici :

“ En 1863, j'étais lieutenant, en garnison à Laval. Dame ! je n'avais pas le beden que je possédais, à tort ou à raison, pour un assez joli garçon.

“ Parmi les jeunes beautés de la ville, qui brillaient dans les bals et les soirées, au premier rang figurait Mlle Alice Letourneur, fille de l'un des riches bourgeois de Laval.

Blonde, blanche, élancée, des yeux superbes, vifs et rieurs, le sourire éclairé par de véritables perles, un grand charme émanait de sa personne, aussi j'en tombai éperdument amoureux.

“ Ayant quelque bien et désirant me marier, je lui fis part de mes sentiments, et fus assez heureux pour être agréé.

“ Deux mois durant, je jouis d'un bonheur parfait. J'adorais Alice, qui, chaque jour, me répétait avec un sourire divin, qu'elle m'aimait et voulait être ma femme.

“ Sur ces entrefaites, deux mutations se produisirent dans le régiment, et, à la 3e compagnie du 2e bataillon, nous arriva un jeune sous-lieutenant, M. Raoul de Préval.

“ Bien élevé, la moustache en croc, les dents d'un blanc laiteux, la parole facile, très élégant et riche, M. de Préval devint bientôt la coqueluche de toutes les femmes.

“ Alice et moi devons nous marier le 15 du mois de décembre. Or, il advint qu'à l'occasion de la date mémorable du 2, pour faire sa cour à l'empereur, le préfet donna un grand bal. Naturellement les officiers de la garnison et l'élite de la ville y furent invités.

“ La soirée brillait de tout son éclat, quand, revenant de fumer une cigarette, j'aperçus dans la serre, assis sur un divan, Alice et M. de Préval.

“ Sans être guidé par un sentiment de jalousie, indigne de mon caractère et de celui de ma future femme, mu simplement par un sentiment de curiosité, à la faveur des palmiers nains et des fougères d'Australie, je me glissai derrière eux et j'entendis ces mots :

“ —Je vous aime de toute mon âme, disait-elle, mais je ne sais comment dégager ma parole.

“ —Vous ne pouvez pourtant pas épouser un être de cette espèce qui vous rendrait malheureuse... Il faut aviser au plus tôt.

“ Voulant éviter le scandale, je me retirai sur la pointe du pied et je sortis de la serre sans avoir été aperçu ; mais j'étais bien décidé à ne pas laisser l'offense impunie.

“ Je comprimai les élans de mon cœur et la rage qui me rendait fou et, vingt minutes après, dans l'intervalle de deux contredanses, touchant du doigt le bras du sous-lieutenant, je lui dis en le regardant bien dans les yeux :

“ —A quelle heure, demain matin, deux de mes amis auront-ils la chance de vous rencontrer chez vous, monsieur de Préval ?

“ —Pour quel motif, mon lieutenant ?

“ —Je viens de connaître, à l'instant, vos projets concernant Mlle Letourneur....

“ —Ah !

“ —Ne vous semble-t-il pas que l'un de nous soit de trop ?

“ Le lendemain, à midi, nous étions sur le terrain. L'épée ayant été choisie pour arme de combat, à un signal donné nous tombâmes en garde. A la première passe, je fus légèrement effleuré au poignet, mais à la seconde, je ripostai par un coup droit et ma lance traversa, de part en part, la poitrine de monsieur de Préval. Atteint en plein cœur, il tomba comme une masse.

“ Huit jours après, mademoiselle Letourneur entra en religion.

“ Quand éclata la guerre franco-allemande, je fis partie de l'armée du Rhin et gagnai ma croix de chevalier à la sanglante bataille de St Privat. Lors de la capitulation de Metz, avec les camarades, je fus emmené prisonnier en Allemagne, mais je refusai de signer le revers et parvins à m'échapper.

“ Rentré en France, le gouvernement de la Défense Nationale m'envoya au 16e corps qui prit une part glorieuse aux combats livrés devant le Mans. Quand l'armée fut obligée de battre en retraite et de se replier vers l'ouest, à Sillé-le-Guil-laume, je reçus un éclat d'obus dans l'épaule gauche, et l'on m'évacua sur Laval.

“ Le lendemain de mon entrée à l'hôpital, dans la religieuse qui assistait le médecin pour soigner les blessés, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître mademoiselle Alice Letourneur !

“ Malgré sa figure émaciée et extatique, elle était toujours jolie !

“ Lorsque le chirurgien fut retiré et le pansement achevé, tournant vers moi ses grands yeux remplis de tristesse, elle me dit :

“ —J'ai été la cause d'un épouvantable malheur et vous ai fait à vous-même beaucoup de chagrin.... Me pardonnez-vous ?

“ —Non, lui répondis-je, car moi, je n'ai jamais cessé de vous aimer.... Et je vous aime encore !

“ Il me sembla voir une larme perler au bord de sa paupière au moment où elle baissa la tête en se retirant.

“ Une fois ou deux, durant mon séjour à l'hôpital, je distinguai sa cornette blanche au fond de la salle, mais elle ne reparut pas à mon lit.

“ Depuis, je n'en ai plus entendu parler.

“ Quand je prendrai ma retraite, dans un an, j'irai m'installer à Laval, dans une maison ayant un jardinet sur les bords de la Mayenne.... Je tiens à finir mes jours dans la ville où, un moment j'ai goûté les délices de l'amour partagé.... Comme vous le voyez, on est bête à tout âge.... Mais que mon exemple vous profite, jeunes gens.... Ne vous fiez jamais aux douces paroles des femmes, dit le major, en se versant un nouveau verre de punch !....”

—Eh ! major, qui sait, reprit le capitaine Gauthier, après un instant de silence, quand vous serez là bas à Laval, le souvenir aidant, peut être vous déciderez-vous à faire souche de famille et à prendre femme ?

—Jamais !!!

HENRI DATIN.

SCIENCE AMUSANTE

Voulez vous mettre un verre sous l'assiette au lieu de le mettre dessus pour le présenter à qui le demande ?

Pour cela, dans une pièce voisine, faites brûler sous le verre renversé du papier, l'air dilaté se raréfiera dans le verre et alors si vous le mettez sur une assiette, l'assiette restera suspendue au verre,

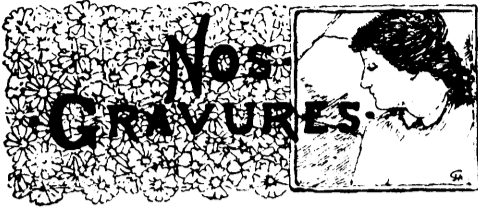


comme dans la figure ; si elle ne tombe pas c'est que le vide a fait une adhérence suffisante ; alors renversez le problème, tenez l'assiette à la main et le verre dessous restera pendu.

En opérant sur un tapis on ne casse pas la vaisselle ; en mettant un peu de graisse au bord du verre on facilite l'opération ; mais expliquez que cette graisse est incapable de faire l'office de colle.

Otez le verre, et défiez les plus adroits de vous imiter, et en effet l'air froid étant rentré dans le verre, ils n'y parviendront pas et seront déclarés maladroits. Il faut être humble.

La philosophie a ses nomades, qui traversent tous les systèmes pour le seul plaisir de changer de paysage.—Mgr d'HULST.



LA COMMISSION ROYALE

La Commission Royale qui vient d'être instituée pour faire une enquête sur l'affaire de la Baie des Chaleurs a commencé ses travaux.

Le public a toute confiance dans l'intégrité, la justice et l'impartialité des commissaires à qui cette tâche délicate a été confiée.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant quelques notes biographiques sur les trois juges qui président la Commission Royale.

L'HON. LOUIS-AMABLE JETTÉ

L'hon. Louis-Amable Jetté, juge puîné de la Cour Supérieure et président de la commission royale, est né à l'Assomption le 5 janvier 1835. Après avoir fait ses études classiques au collège de l'Assomption il se livra à l'étude du droit. Il fut admis au Barreau, en 1857, où il ne tarda pas à se distinguer.

En 1862, il épousa Mlle Berthe Laflamme, sœur de l'hon. Rodolphe Laflamme, ex-ministre de la justice.

Il a collaboré pendant plusieurs années à des revues légales du Canada ou étrangères.

Il s'est surtout distingué comme avocat dans le célèbre procès Guibord, où il agissait comme conseil pour le séminaire de St-Sulpice.

Aux élections générales de 1872, il se présenta comme libéral dans Montréal-Est, contre sir George Etienne Cartier, et réussit après une lutte des plus remarquables dans nos annales politiques à battre le chef du parti conservateur. Plus tard il fut réélu par acclamation dans la même division électorale.

En 1878, sous l'administration Mackenzie, il fut nommé juge de la Cour Supérieure.

L'hon. juge Jetté est professeur de droit civil à Laval depuis 1880, et doyen de la faculté à Montréal.

L'HON. CHARLES-PEERS DAVIDSON

L'hon. Charles-Peers Davidson est né dans la province de Québec, en 1843. Il est le fils aîné de feu le capitaine Alexander Davidson. Il a fait ses études à l'université McGill de Montréal et a été admis au Barreau en 1864. Pendant sa carrière au Barreau, il s'est distingué par son érudition et son éloquence.

Il a été fait Conseil de la Reine en 1878 et la même année il publia un ouvrage intitulé : "The Banking Laws in Canada."

Il s'est présenté dans Montréal-Centre pour la Législature provinciale en 1882, et à Huntingdon pour la chambre des Communes en 1883, mais il n'a pas été heureux dans ces deux luttes électorales.

Sa nomination à la Cour Supérieure date du mois de juin 1887.

L'HON. FRANÇOIS-GEORGE BABY

L'hon. juge François George Baby, juge puîné de la Cour du Banc de la Reine, descend de l'une des plus anciennes familles françaises du Canada. Le premier Baby venu en Canada faisait partie du célèbre régiment de Carignan Sallières et se nommait Jacques Baby de Rainville.

L'hon. juge Baby est né à Montréal le 26 août 1834. Il fit ses études classiques au collège Saint-Sulpice et au collège de Joliette et se livra ensuite à l'étude du droit. Lorsqu'il fut admis au Barreau il n'était âgé que de vingt trois ans.

Il fut fait conseil de la Reine en 1873, et la même année il épousait Mlle Marie-Hélène-Adélaïde Berthelet, fille de feu le Dr Berthelet.

Il commença à s'occuper de politique dès 1867.

Il se présenta dans le comté de Joliette pour la Chambre des Communes, et fut défait. Élu par acclamation en 1872, il se présenta de nouveau dans Joliette en 1874, où il remporta une nouvelle victoire. Les électeurs de cette division électorale lui confièrent de nouveau le mandat de représentant et peu de temps après il fut appelé à faire partie du ministère en qualité de ministre du revenu de l'Intérieur.

Son élévation à la magistrature date de 1880, époque où il fut nommé juge de la Cour du Banc de la Reine.

POINTE DE LA "HUDSON BAY CO."

Entre tous les jolis paysages que ne cessent de vanter les voyageurs qui ont parcouru l'Ontario supérieur, celui que nous reproduisons sous le titre plus haut marqué, d'après une fidèle photographie, est assurément l'un des plus beaux. Doit-on s'étonner après cela qu'il plaise souvent à de vaillants colons d'aller au sein de cette nature, encore vierge et attirante, s'y fonder des foyers? Non; et la colonisation complète de ces charmants *pays d'en haut*, ne peut être qu'une question de quelques années.—J. ST.-E.

LE SIÈCLE DE LUMIÈRE

Plus que tout autre méritera ce qualificatif distingué le siècle qui a vu l'électricité prendre de si rapides et merveilleux développements. Ce ne sera pas la moindre gloire du dix-neuvième siècle qui s'en va mourant au sein de gloires de toutes sortes.

Notre gravure représente la personnification de cette puissance nouvelle, enfin livrée par la nature à ses constants investigateurs.

Une femme de stature majestueuse, debout sur le pôle septentrional de notre planète, est perdue dans un réseau de fils qui font fulgurer les cheveux de sa tête et alimentent, au bout de son bras gauche, un foyer électrique d'où part un faisceau lumineux. Cette gerbe vive de lumière éclaire l'Europe entière et fait resplendir Paris d'un éclat tout spécial : le spectre immense de la tour Eiffel s'y détache distinctement aux regards.

Cette composition, d'une inspiration très heureuse a été rendue avec succès, nos lecteurs le remarqueront.—J. ST.-E.

M. LE DR PHELAN

Il y a vingt un-ans, un modeste mais savant disciple d'Esculape venait se fixer à Waterloo, l'une des plus jolies places des Cantons de l'Est et la plus importante du comté de Shefford.

Waterloo marcha à pas de géant dans la voie du progrès, et le Dr Cornelius J.-F.-R. Phelan se vit entouré de tout le prestige que donnent la vertu, le dévouement et la science. Depuis lors, sa popularité a été grandissante, et l'estime qu'on lui porte augmente tous les jours.

C'est à Saint-Colomban, comté des Deux-Montagnes, le 10 mai 1840, que naquit le savant médecin; son père, M. John Phelan, vint de Kilkenny, en Irlande, où il fut major de milice puis maire et magistrat de l'endroit, avant son départ pour le Canada.

Ce dernier, aimé partout et de tous, donnait à son fils un noble exemple qu'il a dignement suivi.

La mère du Dr Phelan, mademoiselle Marie Phelan, était la sœur de l'évêque Phelan, de Kingston, de vénérable mémoire.

Cornelius Phelan fit son cours d'études au collège de Sainte-Thérèse de Blainville, étudia la médecine à l'Université McGill et fut gradué en 1865.

Il pratiqua d'abord à Iberville, dans le comté de ce nom, puis à Knowlton, comté de Brome et enfin s'établit à Waterloo où il réside encore aujourd'hui.

C'est un médecin qui aime sa profession et qui en connaît tous les secrets.

M. Phelan est maintenant un citoyen très à l'aise et très considéré : il est médecin de plusieurs importantes compagnies d'assurances sur la vie, membre de l'Association Médicale du district de Bedford, président de la C. M. B. A., de Waterloo, secrétaire de la société Saint Patrice du comté de Shefford, président de la société Saint Joseph de Waterloo, président du bureau de Santé de Waterloo et médecin, depuis 1881, du célèbre couvent de *Maple Wood*, ancienne résidence de l'honorable H. B. Foster.

M. Phelan séjourna quelques mois à Washington, en 1865; il étudia la chirurgie avec succès à l'hôpital militaire de la capitale des États-Unis.

Enfin, le patriote docteur se maria le 8 novembre 1864 avec mademoiselle Marie Elédésane Guindon de Montréal, cousine germaine de l'honorable juge Ouimet, de Montréal, légiste distingué, et de l'honorable juge Charland, de Saint Jean, P. Q., orateur sympathique.

De ce mariage béni est né une fille unique, la gentille et aimable mademoiselle Berthe.

Voilà, en quelques lignes, la biographie d'un compatriote distingué, citoyen de Waterloo, dont nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui le portrait aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.—RODOLPHE B.

CHANSON MUSULMANE

(TRADUCTION)

Allah ! Allah !

Dieu est Dieu, Mahomet est son prophète.

Allah !

Dieu est grand, Mahomet est puissant et la Kondora est belle !

Belle, plus belle que la femme espagnole que le Pacha cache sous sa tente !

Plus belle que l'astre de la nuit qui jette ses rayons froids et dorés sur le bon Mahométan en prière !

Plus belle que la mère du grand prophète, plus belle que la blonde fille de Mahomet !

Je revenais de la Mecque quand j'ai rencontré la Kondora ; une seule fois j'ai soulevé le voile qui couvrait sa figure.

Les yeux de la Kondora sont noirs comme la nuit et brillants comme le soleil ; son regard enflammé a percé le cœur du janissaire, parce que le janissaire aime la Kondora et qu'il craint sa colère.

Allah ! Allah !

Le cimetière du grand vizir est plus brillant que le diamant ; quand il tournoie dans l'air et qu'il va abattre une tête, il lance des feux superbes. J'aimerais bien le suspendre à mon côté, mais je préfère encore le ruban noir qui sert de ceinture à la Kondora, la brune fille que j'adore.

Elle est bien belle, la tente d'Alin le Pacha ; elle est faite de pourpre et de fil d'or. J'aimerais à dormir sous la tente d'Alin, mais je préférerais encore coucher sur la terre dure, n'avoir d'autre abri que le firmament étoilé ou sombre, et je dormirais paisiblement à la porte de la Kondora, la brune fille que j'adore.

On me dit farouche et sauvage, et pourtant je tremble quand je la vois ; mon poignard a pu s'égarer bien des fois, quand la nuit était sombre et frapper le *misérable* qui avait de l'or dans sa ceinture, mais devant la Kondora qui me fait mourir, mon bras reste inerte, le janissaire redevient enfant.

Sur mon vaillant coursier je ne crains pas l'Arabe dans le désert ; mon cimetière est terrible, mon poignard est bien aiguisé. Je ne voudrais pas rencontrer la Kondora dans le désert car je l'aime et je la crains, je m'enfuirais devant elle... ses yeux ressemblent à la foudre.

Allah ! Allah !

Gloire à celui qui a créé le vaillant janissaire, et a choisi Mahomet pour son prophète !

Malheur aux nations qui ont encouru la colère du bon musulman ; malheur aux nations qui ne prient pas Mahomet cinq fois le jour ; malheur à l'homme qui porte de l'or dans sa ceinture. Je suis brave dans le combat car, j'ai soif de la gloire et je veux de l'or puisque j'aime la Kondora.

Le janissaire est brave et ne craint pas la

mort. J'ai tranché bien des têtes, fendu bien des crânes ; le sang a rouillé mon cimenterre, l'amour rouillerait il mon cœur !

Allah ! Allah !

Mahomet, tu es grand et tu as promis aux braves comme moi une place dans le cinquième ciel. Allah ! Je viens de la Mecque ; j'ai prié cinq fois le jour, je me suis purifié dans le bain, j'ai crié ton nom trente-cinq fois. Je renoncerais à la place que j'occuperai dans ton ciel pour une toute petite place dans le cœur de la Kondora, celle que j'a-dore. Allah ! exauce ma prière.

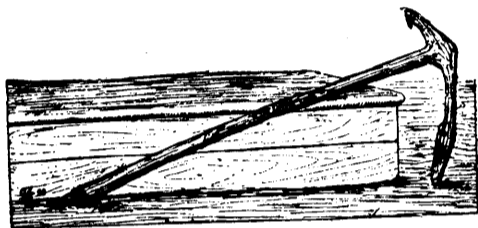
La Kondora ; le janissaire est puissant ; veux-tu être riche, j'ai de l'or, de l'argent et du fer. Parle, que veux-tu ?

Veux-tu être reine, je me ferai roi pour te donner une couronne. Veux-tu te venger d'un ennemi, dis-moi sous quel ciel il se couche et il sera mort demain.

Mais si tu ne m'aimes pas, dis-le moi, pas une tête sous notre ciel n'est solide sur ses épaules.

Matthias Filion

UNE RELIQUE DU VIEUX TEMPS



Toute personne qui est passée devant l'hôtel Riendeau, place Jacques-Cartier, Montréal, n'a pas été sans y remarquer l'ancre que représente le dessin ci-dessus. En l'examinant un peu, on devine que cette énorme tige de fer est restée longtemps perdue sous les eaux. Rongée par la rouille, elle a toute l'apparence d'une tige de chêne dépouillée de son écorce à divers endroits ; il faut la considérer attentivement pour reconnaître le métal.

Cette ancre, trouvée dernièrement près de l'île aux Œufs, a dû, d'après toutes les apparences, appartenir à l'un des bateaux de la flotte conduite par Walker, en 1711, et rappelle ainsi un événement non moins providentiel pour nous que désastreux pour les Anglais.

La colonie de la Nouvelle-France était en danger. Nicholson s'étant emparé de Port Royal et, fier de son succès, avait obtenu de l'Angleterre une flotte dont il donna le commandement à l'amiral Walker, sept régiments des troupes de Marlborough et un bataillon de soldats de marine. La flotte, montée par 6,500 hommes de débarquement, se dirigeait sur Québec, tandis que Nicholson, à la tête de 4,600 hommes, devait en même temps fondre sur Montréal.

A tout cet armement, la colonie, n'ayant à opposer que quelques milliers d'hommes fatigués et manquant de munitions, se trouvait dans un état critique. Mais la Providence ne voulait pas encore laisser flotter pour la seconde fois le drapeau anglais sur les murs de Québec.

Dans la nuit du 22 août.—la flotte remontait alors le Saint-Laurent,—un fort vent d'est s'éleva, amenant une brume épaisse. Les Anglais connaissaient peu ou point le fleuve, et l'amiral Walker paraissait être aussi ignorant qu'il était obstiné. Voyant le danger, un Canadien, nommé Paradis, conseilla de ne pas courir trop au nord. Il ne fut pas écouté, et, dans l'espace de deux heures, huit des plus gros vaisseaux furent jetés à la côte et s'y brisèrent avec une violence épouvantable. Un autre sauta, frappé par la foudre.

Le lendemain, plus de neuf cents cadavres couvraient le rivage. L'on jugea qu'il n'était plus possible d'aller plus loin, et ce désastre força Nicholson à battre en retraite. Le pays se trouvait sauvé.

Et voilà comment la Providence déjoua parfois les plans d'un ennemi trop confiant en ses forces. Le parti le plus faible, s'il a pour lui la justice, ne doit rien craindre, car Dieu combat avec lui.

Germain Paulieu

ETYMOLOGIES

SAINT-JANVIER DE WEEDON

La première visite pastorale de Mgr Cooke, évêque des Trois Rivières, dans la paroisse de Weedon, alors dans son diocèse, eut lieu dans l'hiver de 1857.

Remarquable par le bien immense qu'elle opéra parmi les colons, cette visite ne le fut pas moins par le froid sibérien qui sévit avec vigueur pendant ces quelques jours. La chapelle de Weedon, revêtue seulement de son mince lambris de planches, n'était pas terminée à l'intérieur, et comme un vulgaire hangar, elle était ouverte à tous les vents. Malgré un feu de cyclope qui rougissait le poêle et les tuyaux, le monde y grelottait et y gelait tout vivant. Pour entendre les confessions, les prêtres furent obligés d'endosser casques, mitaines et copotes de pelletterie afin de se préserver des atteintes d'un froid si vif et si piquant.

L'évêque, qui ne pouvait revêtir en même temps ses fourrures et ses ornements pontificaux, eut grandement à souffrir de cette température ; il contracta aux pieds et aux mains des engelures dont il se ressentit pendant longtemps. La mission de Weedon n'était pas encore baptisée, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas encore de titulaire ; il incombait à l'autorité religieuse de choisir le saint ou la sainte qui en serait le protecteur. Mais, pour cela, Mgr Cooke ne chercha pas longtemps dans le martyrologe romain ; il lui donna, séance tenante, saint Janvier pour patron : nom significatif et propre à rappeler les rigueurs de cette rude époque.

Toutefois, un peu froissés d'avoir reçu pour patron un saint tout à fait inconnu à la plupart d'entre eux, les colons s'adressèrent, par requête, le 1er juillet suivant, à l'évêque des Trois-Rivières, le priant de bien vouloir substituer le nom de Saint Louis ou de Sainte-Rosalie à celui de Saint-Janvier. Mais l'évêque qui ne revenait jamais sur ses décisions, confirma davantage son choix en émanant immédiatement un décret à l'effet de mettre d'une manière régulière et canonique la mission de Weedon sous le vocable de Saint-Janvier.

TORONTO

La première mention du nom de Toronto se trouve dans des mémoires français qui remontent à 1686. Le pays avoisinant le lac Simcoe paraît avoir été connu à cette époque sous l'appellation de *Toronto*, qui voulait dire probablement "bien peuplé," "grand endroit de réunion." Pour se rendre à cet endroit de réunion, les Indiens, qui habitaient en grand nombre les rives du lac Ontario et fort au loin, dans l'intérieur, remontaient la rivière Humber, à l'embouchure de laquelle les Français avaient élevé un fort, appelé en premier lieu "Rouillé," et, par la suite, "Toronto." C'est ainsi que le nom primitif, s'appliquant à tout le pays d'intérieur, en vint à désigner uniquement l'endroit où était le fort et où est aujourd'hui située la grande ville ontarienne.

En 1793, les Anglais transportèrent à Toronto le siège du gouvernement de la province et changèrent son nom en celui d'York, fils du roi George III. Mais ce nom d'York semble n'avoir jamais été sérieusement accepté par les habitants. Aussi s'empressèrent-ils, lorsqu'ils eurent obtenu leur chartre d'incorporation en 1834, de rendre à leur ville son ancien nom, qui lui est toujours resté depuis.

P. G. Roy.

PRODUCTION ARTIFICIELLE DE LA PLUIE



Le *Scientific American*, du 5 septembre, rend compte des expériences faites, au mois d'août, près de Midland, Texas, en vue de produire de la pluie au moyen d'une série d'explosions en l'air et sur terre. Les expérimentateurs avaient un crédit du gouvernement fédéral ; de sorte qu'ils ont pu y aller largement. Ils paraissent avoir fait beaucoup de bruit et de fumée. Il est tombé de la pluie après une de leurs expériences, mais c'est peut-être là une simple coïncidence. Naturellement, les promoteurs du projet sont fort satisfaits du résultat, et déclarent qu'il est aujourd'hui démontré que l'on peut faire de la pluie à volonté. Ils songent à demander au gouvernement fédéral des États-Unis un crédit annuel d'un demi million et peut-être même d'un million. Le *Scientific American* est d'avis que le résultat le plus satisfaisant des expériences sera le vote d'une grosse subvention plutôt qu'une augmentation sensible de la pluie. Ce journal ne paraît avoir qu'une médiocre confiance dans la fabrication de la pluie et déclare que, dans tous les cas, le peu de pluie qu'on pourrait faire tomber par des moyens artificiels coûterait trop cher pour le bien qu'il produirait.

LA CHASSE



—Encore raté !

—Ne vous désolerez pas, docteur, vous serez plus adroit avec vos clients.

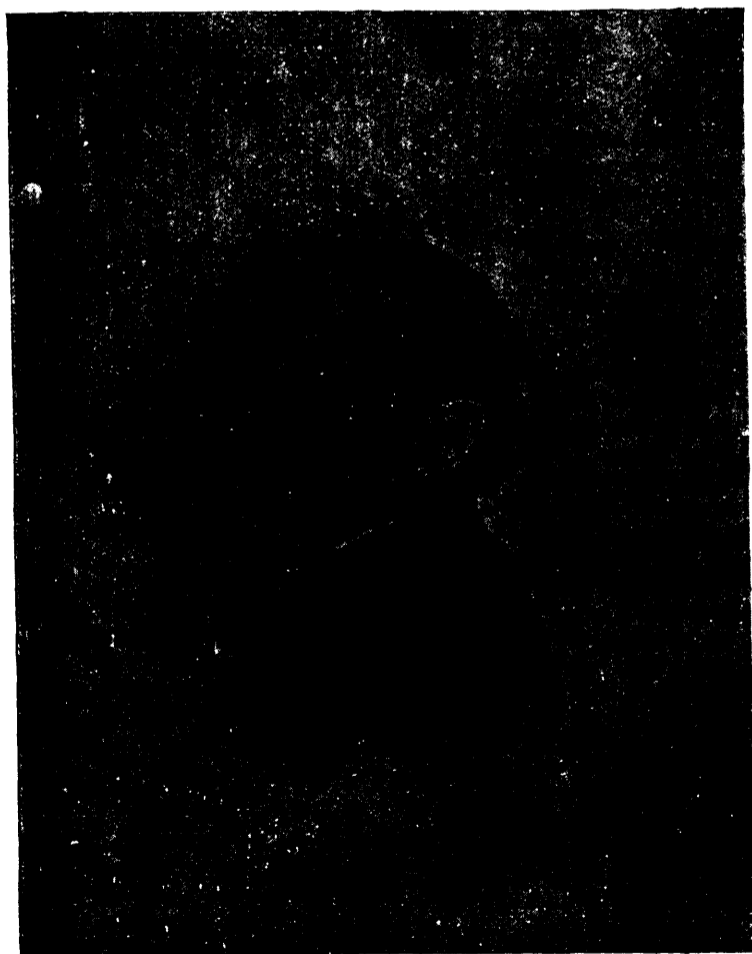


LE SIÈCLE DE LUMIÈRE

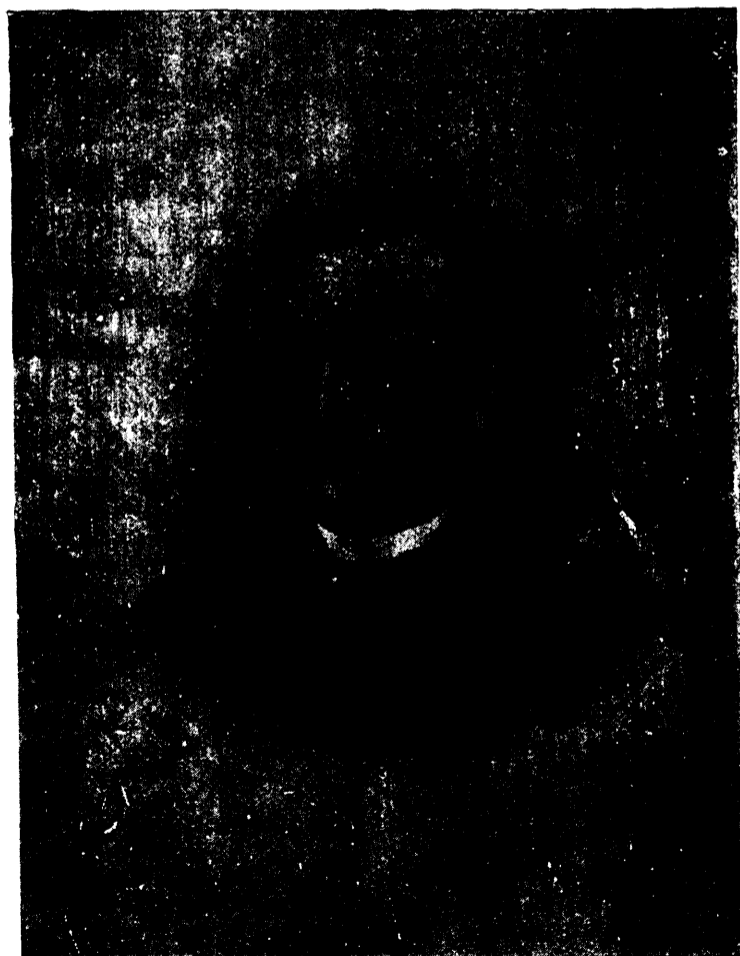


CANADA. — MATTAWA : VUE SUR L'OUTAOUAIS, POINTE DE LA "HUDSON BAY CO."

Photographie B. Charron.—Photogravures Armstrong



M. L'ABBÉ DESMAZURES, P.S.S., DÉCÉDÉ



M. LE DR PHELAN

Photographie Quéry frères.—Photogravures Armstrong

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Des plaques de neige s'attachaient ça et là aux poteaux de télégraphe noircis, comme les lichens et les mousses aux troncs des vieux arbres dans la forêt. Des bouleaux semblaient s'être couverts tout à coup d'une floraison blanche toute fantasmagorique. La rue n'était plus qu'une vaste surface satinée, avec de légères ondulations et douce à l'œil. Les passants étaient rares : de temps en temps quelques hommes, enfonçant dans la neige jusqu'aux chevilles, y creusaient des empreintes profondes.

Cette vue mélancolique répondait bien aux secrètes pensées d'Alfred et voilà pourquoi il s'y arrêta si longtemps.

Cette tombée persistante de fleurs blanches du ciel sur la terre, n'est-ce pas la chute de nos illusions sur le sol dur de la réalité ? A quoi sert d'aimer, si l'amour au lieu de planer dans les régions sereines de la lumière voit les plumes soyeuses de ses blanches ailes dispersées à tous les vents ?

Vers midi cependant la neige cessa de tomber, et le soleil apparut dans le ciel comme une lampe blafarde au loin dans un brouillard. La rue commença à prendre un peu plus d'animation. Les trottoirs et le milieu de la chaussée s'affaîsèrent sous les pas des passants et des chevaux et sous le passage des traîneaux.

Maintenant quelques clients entraient dans le magasin en secouant la neige de leurs pieds, et Alfred s'était mis à aider à servir la pratique. Il venait d'en finir avec une dame qui se retirait, lorsqu'une jeune fille qui attendait depuis quelques minutes à peine, s'avança vers lui.

Elle était enveloppée d'un long paletot serré à la taille ; le col, garni de fourrures, relevé, lui cachait la moitié de la figure dont l'autre moitié s'assombrissait sous l'épaisseur d'un voile bleu. Avant de parler, elle releva son voile et abaissa son col.

Alfred la reconnut aussitôt. C'était Marguerite !

Elle était un peu pâle, mais son visage ne trahissait aucune émotion. Le regard était direct, presque hardi. Alfred crut même y voir une flamme de colère contenue. Il se sentit troublé. La femme, si timide qu'elle soit ou qu'elle paraisse, lorsqu'elle aime profondément, a beaucoup plus d'assurance que l'homme dans les moments où le sang froid est nécessaire. La transformation qui se fait en elle est étonnante. La jeune fille de tout à l'heure, qui paraissait se fondre dans une atmosphère toute chaude d'effluves amoureuses et de regards enflammés, se transfigure tout à coup. L'émotion se retire subitement du visage pour se replier jusqu'au fond du cœur, comme un lac dont la surface, soulevée par le vent, se calmerait tout à coup sous l'action d'une force mystérieuse. L'homme n'a pas cette puissance.

Alfred n'était pas encore revenu de son étonnement et de son émotion. Il se demandait s'il devait se réjouir ou non de cette visite inattendue.

Marguerite, voyant qu'il allait se trahir, ne lui laissa pas le temps de la réflexion.

— Voulez-vous me montrer des rubans, s'il vous plaît ?

Ramené au sentiment de la réalité par ces simples paroles, Alfred se dirigea vers une vitrine posée à l'extrémité du comptoir, l'ouvrit et en tira plusieurs rouleaux de rubans qu'il montra à la jeune fille.

— Pas cela, tenez, montrez-moi donc ce rouleau de ruban bleu, là-bas. C'est cela, voilà qui est très joli et qui fera bon effet.

Puis, d'un ton dégagé et tout en paraissant examiner les rubans :

— Mais à propos, M. Alfred, vous devenez bien rare depuis quelque temps. On ne vous voit plus nulle part.

Alfred regarda autour de lui avant de répondre. Là-bas, au fond du magasin, ses deux commis étaient trop occupés avec leurs clients pour faire attention à lui et trop éloignés pour entendre ce qu'il pouvait dire. Du côté de la rue, un déploiement d'étoffes dans la devanture interceptait presque complètement la vue des passants. C'était un petit coin propre aux confidences amoureuses et l'instant était favorable.

— Ma foi, répondit-il, je ne sors guère, mais je suppose qu'il est inutile de vous dire pourquoi. Vous le savez, je n'ai pas eu de chance dans mes tentatives de sorties. Aussi, j'ai dû les abandonner.

— Pas complètement, cependant. Ne vous a-t-on pas vu l'autre jour aux courses ? A propos, n'étiez-vous pas en compagnie d'une demoiselle, Annie Barley, je crois ? On m'a dit que cette jeune miss avait été la victime d'un accident et que vous avez été son sauveur. Vous voyez que je suis bien renseignée sur votre compte, ajouta-t-elle, avec un petit rire moitié sincère, moitié ironique.

— Oui, c'est vrai, fit Alfred avec un soupir à demi étouffé ; mais cela ne prouve rien. On ne va pas toujours où l'on veut ni avec qui l'on veut.

Et il poussait tout droit jusque dans les yeux de Marguerite un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme.

Sous ce regard vif et franc, où se révélait toute la loyauté et toute l'affection d'un cœur noble, Marguerite tressaillit de bonheur, de ce bonheur immense d'une jeune fille qui aime et qui est sûre d'être aimée.

Elle ne répondit rien, les paroles parfois sont impuissantes à rendre certains sentiments ; il prit une de ces expressions angéliques que les peintres mettent sur les figures de saintes, toutes faites d'extase et de douceur, et son regard eut une flamme chargée d'une tendresse infinie.

Ce ne fut que l'affaire d'une seconde, mais dans cette seconde les amoureux s'en étaient dit plus long que dans une journée entière. Leurs âmes s'étaient fondues dans une communion délicieuse. Ils se comprenaient, ils savaient qu'ils s'aimaient en dépit de tous les obstacles semés sur le chemin de leur amour.

Le temps leur paraissait bien court. Cependant, il fallait partir bientôt sous peine d'être découverts, et Marguerite dut se décider à s'en aller, avec des rubans dont elle n'avait que faire et une joie au cœur qu'elle savourait délicieusement.

Elle revint ainsi plusieurs fois. Leurs entretiens ne pouvaient pas être très loyaux, mais ils s'en disaient assez pour deux cœurs qui se comprennent. Elle lui faisait comprendre à demi mots toutes les difficultés qu'elle avait pour ne pas éveiller les soupçons de ses parents et la violence qu'elle devait faire à ses sentiments pour accepter par raison la société d'Henri. Ils n'avaient jamais prononcé le mot de mariage, mais à quoi bon le prononcer ? toutes leurs pensées y convergeraient.

— Pensez-vous, disait Alfred, que vos parents puissent me voir un jour de meilleur œil ?

— Certainement, s'empressait-elle de répondre. Avec un peu de temps et de patience, cela viendra tout seul ; vous verrez.

— La patience ne me manque pas, répliquait-il. Sûr de votre amour, j'attendrais des années et des années ; mais voyez-vous, aimer comme je vous aime et perdre l'objet de son amour, c'est terrible, je n'ose pas y penser, je sens que j'en deviendrais fou. Et cependant, je ne puis m'empêcher de frémir en présence des obstacles accumulés devant nous.

— Soyez tranquille, répondait-elle.

Ils se disaient toutes ces choses assez bas, au milieu d'un marché, sur des pièces d'étoffes ou des fanfreluches, sur un ton qu'il essayaient de rendre aussi animé que possible pour ne pas attirer l'attention des commis et des clients.

Un jour, pourtant, Alfred en se détournant aperçut son père qui, masqué par une pile d'étoffes dans un coin, les observait depuis quelques minutes. Il avait dû surprendre, sinon les paroles, du moins le sens de leur conversation. Un autre

jour Alfred crut observer qu'un de ses commis les épiait. Alors, malgré tout le plaisir qu'il éprouvait à voir Marguerite, il comprit qu'il était temps de mettre un terme à ses visites, s'ils ne voulaient pas être découverts.

Prenez son courage à deux mains :

— Marguerite, dit-il, j'ai beaucoup de bonheur à vous voir ici, vous n'en doutez pas, je pense, mais il n'est que temps pour nous de prendre une résolution énergique si nous ne voulons pas nous exposer à ne pouvoir plus nous revoir. On nous épie, il faut que vous cessiez de venir ici, au moins pour quelque temps. On finirait par surprendre le motif de vos visites. Les langues parleraient et les racontars iraient à l'oreille de vos parents. Alors tout serait perdu.

Marguerite devint soucieuse, puis :

— Vous avez raison. Je pensais moi-même à vous le dire et je différerais de le faire. Ma mère, depuis quelque temps, a l'air de se défier de quelque chose. Elle ne sait encore rien de mes visites ici, mais elle finirait par en savoir quelque chose un jour ou l'autre.

— C'est dur, mais il n'y a pas d'autre moyen. Où et comment pourrions-nous bien nous voir ?

Marguerite réfléchit un moment.

— Je ne vois qu'un moyen, mais vraiment, je ne sais pas si je dois vous le dire.

— Pourquoi pas ? Dites-le toujours, quoi que ce soit.

— Eh bien, c'est que vous sortiez plus souvent avec Annie, comme moi je suis obligée, pour avoir la paix à la maison, de sortir avec Henri. De cette façon, nous éviterons toutes difficultés et nous pourrions, sinon nous parler beaucoup, du moins nous voir de temps en temps.

— Mais c'est de la dissimulation, s'écria Alfred.

— Que voulez-vous, c'est l'arme des faibles, et pour le moment nous n'avons pas le choix des moyens.

Ils n'eurent pas le temps de s'en dire plus long, car ils se sentaient observés, mais ils s'étaient très bien compris.

— A bientôt, fit Marguerite.

— Le plus tôt possible, répondit Alfred, pour n'être entendu que d'elle.

Et elle s'en alla.

Depuis quelques jours, Alfred était heureux comme un poisson dans l'eau. Sûr de l'amour de Marguerite, il entrevoyait l'avenir sous les plus riantes couleurs que parvenaient à assombrir parfois les difficultés qu'il voyait semées sur sa route. Ses parents, sachant la cause de sa joie, s'en inquiétaient parfois, craignant que la déception ne fût trop grande, car pour eux cet amour ne pouvait que se heurter contre l'opposition des parents de Marguerite ; et Alfred aimait avec tant d'ardeur que la désillusion serait bien cruelle. Cependant, ils n'osaient pas encore lui parler et lui arracher brutalement les illusions qui faisaient son bonheur. Sa mère cherchait un moyen de lui faire abandonner cet amour sans issue ; un jour, elle lui dit à brûle pourpoint :

— Alfred, pourquoi ne vas-tu plus voir Annie ? elle doit trouver étrange que tu la négliges tant après avoir été si empressé auprès d'elle, et...

Elle ne put achever sa phrase, croyant déjà en avoir trop dit, et elle pensait avoir froissé son fils. Elle attendait de lui une réponse évasive. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle l'entendit répondre d'un ton fort naturel et même avec un certain empressement :

— Tu as raison, mère, j'irai la voir dès ce soir.

Et tandis que la mère s'émerveillait de la sagesse de son grand garçon, il songeait à part lui :

— Marguerite sera contente.

Louis Tessari

A suivre

Note d'album :

Le cœur de l'ingrat est comme le désert qui boit l'eau du ciel, l'engloutit et ne produit rien.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 17 OCTOBRE 1891

CARMEN

PREMIERE PARTIE

(Suite)

Mais, moins heureuse que son frère qui dormait déjà et dont elle entendait à travers la cloison les ronflements sonores, il lui fut impossible de fermer les yeux.

Nous ne savons si quelques rêves d'heureux augure, sortis du royaume des songes par la porte d'ivoire, vinrent visiter le sommeil de Moralès, mais nous pouvons affirmer à nos lecteurs qu'au moment où les premiers rayons de l'aube blanchirent à l'horizon, Carmen n'était pas encore sortie du rêve qu'elle faisait tout éveillée.

"Nom, fortune, puissance, courtisans et flatteurs, j'aurai tout cela, se disait elle, et je l'aurai bientôt !"

La suite de ce récit nous apprendra ce qu'il faut penser de l'adage populaire qui prétend que *tout songe est mensonge*.

VII

TANCRÈDE ET DON JOSÉ

Moralès n'avait commis aucune exagération en disant à sa sœur que la maison de l'armateur don José Rovero était l'une des plus belles demeures, sinon la plus belle, de la Caia de l'Obispo.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, la Havane n'était pas, comme de nos jours, une ville de luxe et d'ostentation dont les constructions peuvent rivaliser d'élégance et de somptuosité avec celles du nouveau Paris.

Les habitations véritablement riches et confortables s'y trouvaient en petit nombre, et parmi ces dernières on citait en première ligne celle de don José.

La grille, située comme nous le savons dans la Caia de l'Obispo, s'ouvrait sur une avenue plantée de grands arbres formant une voûte épaisse, un arceau naturel et verdoyant, véritable tunnel végétal qu'il fallait suivre dans toute sa longueur pour arriver au pavillon, placé au centre du grand jardin touffu et luxuriant comme une forêt vierge.

Le pavillon, construit en pierres blanches et en bois de cèdre, et couvert de tuiles vernies venues d'Europe, avait deux étages.

Tout à l'entour régnait une vaste galerie ouverte et remplie de fleurs. Les appartements du premier étage se trouvaient de plain pied avec cette galerie.

Dans la partie des jardins située derrière l'habitation, au milieu de la splendide et incomparable végétation des tropiques, existait un petit lac dont les eaux pures reflétaient les troncs noueux des baobabs et les cimes élancées des palmiers et des cocotiers.

A travers les éclaircies du feuillage, on entrevoyait une mignonne barque verte et blanche qu'Annunziata se plaisait parfois à diriger elle-même.

Sur les rives de cet océan en miniature croissaient ces mille fleurs presque fantastiques de la flore de l'équateur, dont les formes étranges et les nuances prestigieuses semblaient défier non-seulement la description, mais encore le pinceau.

A droite et à gauche de la maison, et séparés d'elle par des massifs imprégnés aux regards, s'élevaient les bâtiments des écuries et ceux qui servaient de logis aux serviteurs et aux esclaves.

Telle était la demeure dans laquelle, au milieu

de la nuit, on avait apporté le chevalier Tancrede de Najac, évanoui.

Au moment où le jeune homme reprit l'usage de ses sens, il faisait jour depuis une heure, mais un grand store de mousseline, peint des couleurs les plus vives et abaissé devant la fenêtre, ne permettait point aux rayons du soleil de pénétrer dans la chambre.

Tancrede, en ouvrant les yeux, crut qu'il s'éveillait dans son lit habituel et ne se souvint d'abord de rien de ce qui s'était passé.

Une sensation bizarre au sommet de la tête, et un sentiment de douleur à l'articulation du bras gauche, attirèrent son attention.

Il porta la main droite à sa tête et il constata la présence d'une large compresse dans laquelle un morceau de glace se fondait avec lenteur.

Il regarda son bras gauche, et il vit que des bandes de toile ensanglantées le serraient fortement. On avait donc jugé convenable de le saigner, et il ne s'en était point aperçu !

Comment ? pourquoi ? voilà ce qu'il ignorait et ce qu'il éprouvait le désir fort naturel de ne pas ignorer plus longtemps.

A la suite d'un travail d'esprit que son affaiblissement momentanément lui fit trouver difficile et fatigant, il en arriva à reconstituer avec une grande exactitude les incidents de la veille au soir à la maison de jeu. Il se rappela son heureuse chance à la loteria, l'arrivée des baladins, les chansons et le fandango de la jeune fille voilée, les brutales plaisanteries de l'homme à l'habit rouge, la querelle, le duel en deux actes, terminé par la fuite du Mexicain, et enfin son propre départ. Il se rappela même l'air qu'il fredonnait en suivant la ruelle pour regagner la Caia de l'Obispo.

Arrivé à cet endroit de ses souvenirs, la mémoire lui faisait brusquement défaut.

Un nouveau travail intellectuel permit à Tancrede, non pas de se souvenir, mais de soupçonner la vérité.

Il comprit qu'il avait dû tomber sous le choc d'une agression foudroyante, d'un coup d'épée ou de bâton donné sur la tête.

La grosse somme dont il était porteur en quittant la maison de jeu expliquait plus que suffisamment cette tentative de meurtre.

Restait à savoir en quel lieu il se trouvait, et par qui il avait été si charitablement recueilli et soigné.

Le jeune homme se souleva sur son coude et promena ses yeux autour de lui, espérant que l'examen des localités lui apporterait quelque éclaircissement.

Il vit une chambre de moyenne grandeur, entièrement tendue en nattes de Chine d'une finesse extrême semées de dragons volants, de magots grotesques, d'arbres bleus, de rochers rouges et de fleurs impossibles.

Au plafond pendait un petit lustre hollandais dont les six branches arrondies servaient de satellites à un disque de cuivre jaune et brillant.

En face du lit s'inclinait sur la tenture une de ces glaces aux cadres sculptés pleins de volutes originales et d'enroulements capricieux que Mme de Pompadour avait mis à la mode en France.

Plusieurs petits meubles en bois de rose et en marqueterie, deux immenses fauteuils à bascule, et de magnifiques potiches du Japon, complétaient l'ameublement de cette pièce, qui pouvait, à la Havane, en l'an de grâce 1770, passer pour extrêmement luxueux.

"Il est évident que je suis dans une bonne maison, pensa Tancrede ; mais les maîtres de cette maison, qui sont-ils ?"

La réponse à cette question ne devait pas se attendre.

Une porte s'ouvrit, et trois personnes entrèrent dans la chambre. Le premier de ces nouveaux venus était un vieillard ; vieillard par son apparence bien plus que par son âge, car il ne comptait guère que soixante ans. Des cheveux presque entièrement blancs flottaient autour de son front sillonné de rides ; ses traits, d'une grande régularité et d'une admirable distinction, offraient une expression vague d'inquiétude et de tristesse ; son visage, qui jadis avait dû être merveilleusement beau, portait l'empreinte d'une douleur sourde et contenue ; ce visage était revêtu d'une pâleur uni-

forme et malade. La taille se voûtait ; un tremblement faible, mais continu, agitait les mains.

Nous connaissons l'un des deux hommes entrés dans la chambre avec ce vieillard, Pablo, le valet de confiance qui marchait en avant du palanquin d'Annunziata pendant la promenade de la nuit précédente.

Quant au second, lorsque nous aurons dit qu'il était le meilleur, ou du moins le moins exécutable des médecins de la Havane, il ne nous restera rien à ajouter.

Au moment où le vieillard s'approcha du lit et s'aperçut que le blessé avait les yeux ouverts et s'appuyait sur son coude sans difficulté, l'expression douloureuse de son visage s'effaça comme par enchantement, un sourire effleura ses lèvres, et il dit en espagnol, d'un ton bienveillant et affectueux :

"Je constate avec bien de la joie, señor, que vous êtes enfin sorti du long évanouissement qui m'inspirait quelque inquiétude, malgré tout ce que me disait pour me rassurer le savant docteur que voici.

—Señor, répondit Tancrede d'une voix plus faible que de coutume, je ne sais comment vous remercier de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner. . . .

—Vous ne me devez aucun remerciement, interrompit le vieillard ; ce que j'ai fait pour vous, je l'aurais fait pour tout homme dans une situation aussi digne d'intérêt, c'est-à-dire blessé et laissé pour mort sur la poussière d'un chemin. Ah ! señor, vous pouvez vous estimer heureux d'en être quitte à si bon marché, car le docteur affirme que dans deux ou trois jours vous serez entièrement rétabli."

Le médecin venait d'enlever le bandeau de glace et d'appuyer ses doigts sur le poignet de Tancrede.

Il prit part à la conversation et répondit aux dernières paroles du vieillard :

"Ce n'est pas dans trois jours que cet hidalgo sera guéri complètement, c'est demain matin. La contusion de la boîte osseuse ne produit pas d'inflammation, grâce aux compresses réfrigérantes. Le pouls est calme, et je ne trouve aucune indication d'agitation fiévreuse, même légère.

—Grâce à moi ! s'écria Pablo triomphant, grâce à la façon prudente et rapide dont j'ai ouvert si à propos la veine du bras gauche de cet hidalgo."

Le vieillard, le médecin et Tancrede ne purent s'empêcher de sourire de l'enthousiasme du digne valet et de sa confiance en l'habileté de sa lancette.

"Je prie tous ceux qui m'ont prodigué leurs soins, murmura le blessé, de croire à ma sincère et profonde reconnaissance.

—Encore une fois, señor, interrompit le vieillard, vous ne devez de reconnaissance à personne. Chacun a fait son devoir, rien de plus.

—Souffrez-vous, señor ? demanda le médecin.

—Fort peu.

—La tête est-elle douloureuse ?

—Elle est lourde, et voilà tout. J'éprouve seulement un anéantissement presque absolu. . . . il me semble que membres sont engourdis comme après une marche longue et forcée.

—Ceci n'est rien. . . . c'est la suite naturelle du coup que vous avez reçu et qui réagit sur le système nerveux. . . . dans quelques heures il n'y paraîtra plus.

—Ce pourrait bien être aussi le résultat de la saignée, hasarda Pablo ; j'ai tiré à cet hidalgo une considérable mesure de sang. . . .

—C'est, juste pensa Tancrede, et voilà ma faiblesse tout naturellement expliquée."

Le médecin se contenta de hocher la tête en homme qui ne dit ni oui, ni non, mais qui sait à quoi s'en tenir.

"Docteur, demanda le vieillard, qu'ordonnez-vous ?

—Du repos pendant le reste de la journée, un morceau de glace sur la tête, de deux en deux heures, une nourriture fortifiante sous un petit volume, et, ce soir, un verre de vin d'Espagne.

—Pas autre chose ?

—Pas autre chose. Demain matin, seulement, une nouvelle dose de vin d'Espagne un peu plus forte que celle de ce soir."

Après avoir formulé cette ordonnance facile à suivre, le médecin se retira, accompagné de Pablo, et le vieillard demeura seul auprès du lit de Tancredi.

— Senor, demanda-t-il à ce dernier, éprouvez-vous quelque fatigue en parlant.

— Pas la moindre. J'ajouterai que l'honneur de votre conversation, si vous voulez bien me l'accorder, me sera singulièrement agréable.

— Quoique votre langage soit d'irréprochable correction, reprit le vieillard, je ne crois pas me tromper beaucoup en supposant que vous n'êtes point Espagnol.

— Vous ne vous trompez en aucune façon, senor. Je suis un gentilhomme français, un officier de marine, j'appartiens à l'état-major du vaisseau *le Foudroyant*, et je me nomme le chevalier Tancredi de Najac.

VIII

TANCRÈDE ET DON JOSÉ (suite)

Tandis que le blessé parlait ainsi, le visage de son hôte s'illuminait et prenait une expression de vif contentement.

A coup sûr, un dévouement véritable et sans bornes venait de remplacer une banale bienveillance.

Le vieillard saisit les mains de Tancredi et les serra vivement dans les siennes, puis il s'écria avec effusion et dans le français le plus pur :

— Ah ! monsieur, combien je bénis, combien je remercie Dieu, qui m'a permis de vous être utile ! Je ne saurais vous dire à quel point je suis heureux lorsque je puis acquitter une partie de la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vos compatriotes !

— Vous connaissez la France, monsieur ? demanda Tancredi.

— Je la connais, et je l'aime. L'homme à qui je dois le plus ici-bas, l'homme qui pour moi a toujours été et sera toujours plus qu'un frère, est un Français. Mais je m'aperçois que vous ignorez encore qui est celui qui vous parle en ce moment.

Mon nom, pour si obscur qu'il soit, vous est peut-être connu. Je suis José Rovero.

— Don José Rovero ! le riche armateur ! s'écria Tancredi, le négociant dix fois millionnaire dont le nom retentit dans tout les ports de commerce du monde entier !

— Le riche armateur, le négociant dix fois millionnaire, comme vous dites, répéta don José avec une nuance indéfinissable d'amertume, c'est moi, en effet.

— Eh bien, monsieur, reprit le Français en souriant, maintenant que nous nous connaissons réciproquement, permettez-moi de vous demander comment il se fait que je me trouve chez vous, et veuillez me mettre au courant de ce qui m'est arrivé, car j'ignore mon aventure de la façon la plus complète, ce qui ne laisse pas d'être assez original.

— Je vais vous dire ce que je sais, mais c'est fort peu de chose.

— N'importe, je vous écoute avec un prodigieux intérêt. D'ailleurs, ce peu m'aidera sans doute à deviner ce que nous ne savons ni l'un ni l'autre.

— Eh bien ! cette nuit, Annunziata...

— Annunziata ! répéta Tancredi avec un accent interrogatif.

— C'est le nom de ma fille unique. Annunziata revenait dans son palanquin, et bien escortée, d'un bal de jeunes filles chez sa plus intime amie, lorsque les valets et les esclaves, parvenus à l'extrémité de la caïa du Paséo, tout près de la caïa de l'Obispo, aperçurent deux corps étendus en travers de la rue.

— Deux corps ! murmura Tancredi avec étonnement.

— Oui ; le vôtre et celui d'un homme très grand et très maigre, d'une cinquantaine d'années, de fort vilaine mine, à ce qu'on assure, vêtu d'un habit rouge, et tenant à la main une rapière immense.

— Le colonel ! s'écria Tancredi.

— Vous savez quel était cet homme ?

— Je l'ai vu hier au soir pour la première fois, et j'ai appris qu'il se nommait don Ramirez Mazatlan et se donnait pour un colonel mexicain. Je

comprends à merveille qu'il m'ait attaqué traîtreusement dans un double but de vengeance et de pillage. Mais pourquoi diable, une fois ce but atteint, demeurait-il auprès de moi ? voilà ce que je ne comprends plus.

— Comment ! fit don José stupéfait, vous demandez pourquoi l'homme à l'habit rouge demeurait auprès de vous ?

— Sans doute.

— Il y demeurait pour la meilleure et la plus indiscutable de toutes les raisons.

— Laquelle ?

— Il était mort.

— Mort ! répéta Tancredi abasourdi.

— Tout ce qu'il y a au monde de plus mort.

— Et de quoi, mon Dieu ?

— D'un énorme coup de rapière tout au travers du corps.

— Ah ! par exemple, voilà qui est bizarre !

— En quoi ? Ce coup de rapière triomphant, ce n'est donc pas vous qui l'avez donné ?

— Hélas ! non. Je n'ai, comme vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux, qu'une toute petite épée de bal, mince et effilée comme une aiguille, et qui dormait tranquillement dans son fourreau au moment où j'ai été assailli. J'ignorais même que mon agresseur fût ce misérable colonel.

— Mais qui donc a pris soin de châtier si vertement votre assassin, et, après ce châtiment, vous a bel et bien abandonné !

— Un larron quelconque qui, par hasard, aura passé par là.

— Un larron, dites-vous ?

— Mon Dieu, oui ! et quand vous connaîtrez certain détail important, vous comprendrez aussi bien que moi pourquoi ce larron s'est fait justicier. Je portais avec moi une grosse somme, neuf mille livres à peu près, et le Mexicain le savait. Il m'a suivi pour me tuer un peu et pour me dépouiller ensuite, et, bandit maladroit, il ne s'est point aperçu qu'un autre bandit le suivait lui-même. Vraisemblablement, me voyant étendu par terre et me croyant mort, il s'est jeté sur mon or comme un *xopilote* sur sa proie. Pendant ce temps, le second gremlin l'aura frappé traîtreusement par derrière, comme lui-même m'avait frappé, et, après avoir appliqué de cette manière la peine du talion, sera parti en emportant l'argent.

— Oui, oui, fit don José, cela est tout à fait vraisemblable, et les choses ont dû se passer comme vous le supposez... Mais, monsieur le chevalier, permettez-moi de vous demander comment vous étiez assez imprudent pour vous promener après minuit, et chargé d'or, dans les rues de la Havane ?

— Que voulez-vous ! J'étais entré dans une maison de jeu pour tuer le temps, et c'est mon gain de la soirée que j'emportais. Du reste, on m'avait prévenu ; mais, faute d'expérience, je ne croyais point au danger.

— Vous voyez cependant qu'il était réel et terrible.

— Oh ! maintenant je suis convaincu. A l'avenir, je serai sur mes gardes. Revenons, s'il vous plaît, don José, à ce que vous me faisiez l'honneur de me raconter. Les esclaves de mademoiselle votre fille aperçurent, me disiez-vous, deux corps étendus dans la rue : celui du colonel et le mien.

— Mon Dieu, le reste se devine. Annunziata, fort effrayée d'abord, apprit avec joie que l'un de ces corps n'était point un cadavre. Elle descendit de la litière, elle vous fit étendre sur les coussins et apporter ici. Vous en savez maintenant aussi long que moi.

— Et, quand me sera-t-il permis de remercier mon ange sauveur, mademoiselle Annunziata ?

— Aussitôt que vous vous sentirez assez fort pour quitter cette chambre.

— Alors, ce soir même, je l'espère.

— Si ce n'est pas ce soir, ce sera demain. Pas de hâte, ni d'imprudence, je vous en supplie. Prenez le temps de vous remettre.

— Ainsi ferai je, don José ; mais je me sens tout à fait bien, je vous jure...

— Monsieur le chevalier, reprit le vieillard après un instant de silence, vous m'avez dit tout à

l'heure que vous faisiez partie de l'état-major du vaisseau *le Foudroyant*.

— Avec le grade bien modeste d'enseigne, oui, don José.

Le Foudroyant a quitté notre rade depuis deux mois. Me permettez-vous de vous demander comment il se fait que vous soyez resté en arrière ?

— Oui, certes, et je puis vous l'expliquer. Étant à terre avec quelques camarades, la veille du jour où le vaisseau devait reprendre sa croisière, je reçus un coup d'épée.

— Un coup d'épée ! répéta don José, ah ! ça, mais, monsieur le chevalier, vous passez donc votre vie à cela !

— Mon Dieu oui, cela m'arrive quelquefois. Mais au moins le coup d'épée était loyal et donné par devant et face à face. Je le tenais de la main de mon ami le plus intime... le vicomte Jean du Tremblay, un charmant officier que j'aime beaucoup et qui me le rend de tout son cœur.

— Mais, si vous vous aimiez si tendrement, pourquoi vous battre ?

— Le sais-je ? à propos de rien, au sujet d'une mèche de cheveux blonds dont il contestait la nuance... des cheveux de Marinette. La vraie raison c'est que nous avions envie l'un et l'autre de nous entretenir la main. A la troisième passe je fus atteint au-dessus du sein droit et presque traversé. Ce pauvre vicomte Jean devient à moitié fou de désespoir, il pleurait comme un enfant, c'est un cœur d'or. Bref, j'étais un peu plus qu'à moitié mort, et le chirurgien du *Foudroyant* déclara que je serais mort tout à fait dans les quarante-huit heures si l'on me transportait à bord. L'amiral de Tréville mit le vicomte aux arrêts et donna l'ordre de m'installer chez un négociant français de sa connaissance, qui demeure sur le port et qui se nomme Eloi Sandric.

— C'est un brave homme et vous êtes en bonnes mains, fit don José.

— N'est-ce pas ? c'est aussi mon avis. Eloi Sandric et sa femme me soignèrent comme leur propre fils et me tirèrent d'affaire en un mois. Au bout de ce mois je ne me portais que trop bien...

— Pourquoi trop bien ?

— Parce que mes forces étaient revenues et que je commençais à m'ennuyer. Cet ennui n'a fait que croître et s'épaissir depuis lors, et je vous l'affirme, don José, l'heure que je passe ce matin auprès de vous est le seul moment agréable dont je me souviens depuis un mois.

Don José sourit et pressa la main du Français.

— Du reste, reprit ce dernier, mon ennui s'explique facilement. Songez que je suis ici en pays inconnu, comme l'oiseau sur la branche, et attendant d'une heure à l'autre l'arrivée d'un navire faisant voile pour l'Europe sur lequel je prendrai passage afin de me repatrier."

IX

LA PRIÈRE DU VIEILLARD

La conversation se prolongea pendant quelque temps encore entre Tancredi et don José ; puis ce dernier, pensant avec raison que le sommeil est le plus souverain de tous les baumes réparateurs, quitta la chambre afin de laisser dormir le blessé.

Annunziata, vêtue de blanc et belle comme un ange, attendait son père dans un vaste salon que décoraient les plus riches produits du Mexique et du Japon, de la Chine et des Indes. Les glaces étaient originaires de Venise, les sièges arrivaient directement de Paris.

La jeune fille, à demi couchée sur un sofa recouvert en brocatelle pourpre, jouait avec une jolie perruche d'un beau vert d'émeraude, posée sur l'un de ses doigts effilés. La robe d'Annunziata, l'étoffe du sofa et le plumage de l'oiseau offraient aux regards un mélange de teintes vives et heureuses, et cependant harmonieuses, que le pinceau d'un coloriste aurait reproduit avec bonheur.

Au moment de l'entrée du vieillard la jeune fille se leva vivement ; elle courut au-devant de lui, et, lui présentant son front sur lequel il appuyait tendrement ses lèvres, elle lui demanda :

— Eh bien, mon père, vous avez vu notre blessé ?

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

COUP DOUBLE

En été, l'ouvrage qui se fait en dehors de la maison, comme par exemple l'ouvrage qui se fait dans la cuisine d'été, le lavage et le repassage occasionnent fréquemment des accidents de diverse nature : on risque de se brûler ou de s'échauder. A ces maux, M. Jno Heinemann, Middle Amana, Iowa, E. U. A. a trouvé le véritable remède. Il dit : "Je me suis étonné de la bonté et presque en même temps j'attrapai une entorse. Une seule bouteille de l'Huile de St-Jacob m'a promptement guéri des deux maux." Voilà qui double facilement sa valeur et démontre sa grande utilité.

LA DIGESTION IMPARFAITE

A lieu fréquemment quand les intestins sont irréguliers, les constituants des solides qui ne sont pas absorbés dans la circulation par suite d'une digestion imparfaite, sont fréquemment dirigés vers les rognons pour y trouver une issue, dans ce cas, il s'opère toujours de sérieux changements. Pour prévenir ces difficultés souvent fatales, faites usage des *Pilules Anti-Bilieuses* du Dr Ed. Morin. Se vendent dans toutes les pharmacies. Pour le Gros s'adresser à Dr Ed. Morin & Cie. Pharmaciens en gros, 112 et 114 rue Dalhousie, et 388 rue St-Jean, Québec, à Montréal 338 rue St-Paul.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de plâté, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

DR J. LABONTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

258, RUE ST-LAURENT

Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

B. CHALIFOUX

ARTISTE-PHOTOGRAPE

Spécialité pour vues groupes, agrandis dans toutes les dimensions.

33^e adresse : 437, La Gauchetière, Montréal

A. BONNIN & G. MANN

Ingenieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE? PRENEZ LES AMERS INDIGÈNES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

Pilules Antibilieuses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Bilieuses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibilieuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

OXYR

Guérit les nerfs et le cerveau; c'est-à-dire le siège des principales maladies :

Giant Food La dyspepsie, la consomption, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des rognons; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE, 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AGY, P. O., box 748, Montreal, P. Q.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirope de Terbeuthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aiguë dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

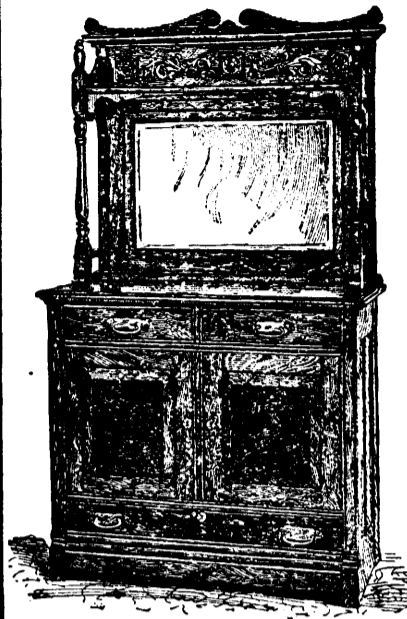


C. ALFRED CHOUILLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

Seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.

Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFFRONTIN

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal.



Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *\$11.45 a.m., 4.15 p.m.
 Portland, Boston, —\$9.00 a.m., *\$8.15 p.m.
 Toronto—\$9.20 a.m., *\$8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *\$8.45 p.m.
 St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., *\$11.45 a.m.
 Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, \$9.20 a.m., 12.30 p.m., 4.15 p.m., 5.15 p.m.
 6.15 p.m., *\$8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.
 St-Jean, Sherbrooke, \$9.00 a.m. 4.00 p.m. \$8.30 p.m.
 Winchester, \$9.20 a.m. 5.15 p.m. *\$8.45 p.m.
 Newport, *\$9.00 a.m., 5.45 p.m., *\$8.15 p.m.
 Halifax, N. E., St-Jean, N. B. etc., \$8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *\$8.25 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, \$8.50 a.m., 4.40 p.m. \$8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, \$8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—\$ 5.00 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

‡ Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches incls. Les autres trains les jours de la semaine seulement tel qu'indiqué. Les Chars-palais et chars-dortoirs. Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection ‡ Dimanches seulement.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux Gares

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., New-York.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soigneuse compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour les cheveux. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 122 rue St-Laurent

HARTSHORN'S SELF-ACTING SHADE ROLLERS

Beware of Imitations. NOTICE OF AUTOGRAPH LABEL OF THE GENUINE HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

PILULES DU DR WILLIAMS ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, quel que soit l'excès, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indispositions de toutes sortes ont éprouvés.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes les irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.,** Brookville, Ont.

"August Flower"

L'hon. J. W. Fenimore est le Sheriff du comté de Kent, Delaware. Il demeure à Dover, capitale et ville principale de l'Etat. Le shérif a 59 ans, et voici ce qu'il dit : " Je me suis servi de votre AUGUST FLOWER pendant plusieurs années, moi-même et ma famille et me suis aperçu qu'il me faisait plus de bien qu'aucun remède. J'ai été tyrannisé par les maux de tête que j'appelle migraines. Une douleur aiguë se fait sentir d'abord dans la partie postérieure de ma tête ; ensuite, vient un mal dans toutes les parties de la tête jusqu'à ce que je devienne malade et que je vomisse. Souvent aussi je me sens oppressé après avoir mangé une couleur dans le creux de l'estomac, et un goût de sûr, quand les mets remontent dans ma bouche et dans ma gorge. Quand je sens ces douleurs, si je me sers d'un peu de AUGUST FLOWER cela me guéri, et c'est le meilleur remède dont je me suis jamais servi. En raison de ces considérations je m'en sers et je recommande à ceux qui souffrent de dyspepsie, etc., de s'en servir.

G. G. GREEN,

Seul Fabricant,

Woodbury, New-Jersey, U. S. A., et Toronto, Canada. [2]

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre. Prix modérés

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés, J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. E. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeon

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE ST-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800

MONTRÉAL

THIS PAPER may be found on file at U.S.A. ...
Selling Bureau (2000) ...

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 16.—ENIGME

Nous allons trois communément,
Environnés d'un plus grand nombre,
Nous nous posons solidement,
Sortant d'un endroit assez sombre.
Nous sommes souvent bien battus,
Nous causons des gains et des pertes,
Quand nos lois sont ouvertes,
Nous rendons des gens bien confus.

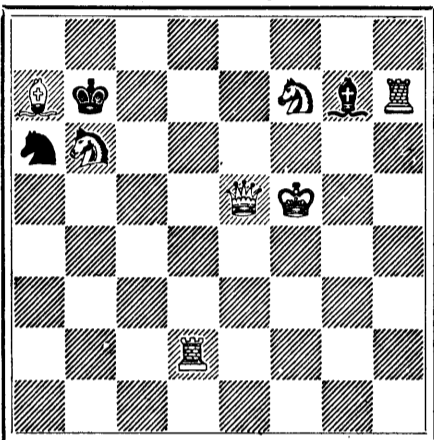
On voit en nous plus d'une face,
Une seule règle le tout ;
Quelquefois on fait la grimace,
Notre démarche étant en bout,
Soixante et trois font notre escorte,
Dix-huit en plus frappe nos yeux,
Et vingt-un chacun de nous porte.
C'est nous nommer au curieux.

Comme un grand nombre de joueurs de Dames ne savent comment numéroter le damier, nous croyons faire plaisir aux amateurs en général en publiant un diagramme chiffré. En consultant ce diagramme, qui se trouve à côté du problème d'échecs, l'amateur le plus novice pourra suivre nos problèmes et en envoyer les solutions.

PROBLEME No 9

Composé par M. Dachâteau, Rosoy-sur-Serre, France

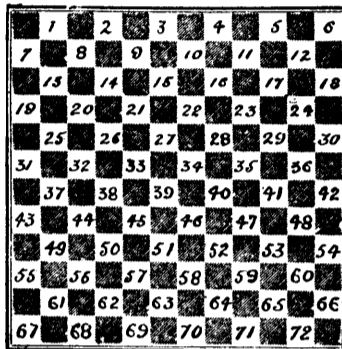
Noirs—3 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Noirs

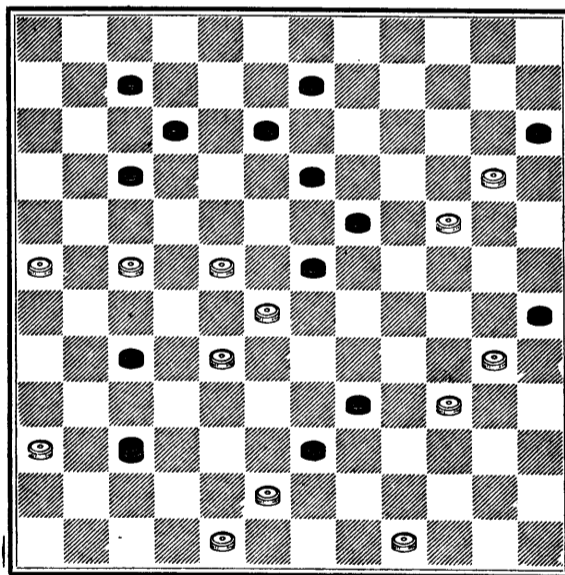


Blancs

PROBLEME DE DAMES No 9

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—14 pièces

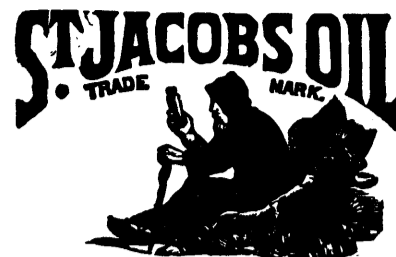


Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 8		SOLUTION DU PROBLEME D'ÉCHECS No 8	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
15 à 10	4 à 15	1 F 7 C	1 P 4 F
40 à 35	29 à 40	2 D 7 FR, échec et mat.	
66 à 60	53 à 63	Si :	1 C joue
61 à 56	42 à 46	2 D 4 R, échec et mat.	
65 à 59	52 à 65	Si :	1 R 4e D
56 à 49	43 à 45	2 D 5e FR, échec et mat.	
68 à 61	55 à 57	Si :	1 P 3 D
69 à 63	57 à 70	2 C 7 F, échec et mat.	
34 à 28	70 à 34	Si :	1 P 4 D
28 à 6	19 à 32	2 F 8 F, échec et mat.	
6 à 72 partie gagnée			

SOLUTIONS : No 13, Clef ; No 14, Sou-terrain ; No 15, Charlemagne.
Solution du rébus.—Le travail et l'ennui n'entrent jamais par la même porte.—Mot à mot : LE travaille, aile, an, nuit, N', entre J à MAIS par, la, même porte
Solutions justes des jeux d'esprit.—A. W. L., St-Hyacinthe ; Mme Albert Marion, Joseph Dubé, Mlle Clotilde Morache, C. Lorensky, Mlle Geneva Hamelin Mlle Olive Vermette, J. A. Tanguay, Mlle Georgine Levêque, Ah. Delorme, Montréal ; Jos Dupont, L. C. C. Bordeleau, Québec ; Alf de la Chaudière, St-Joseph, Beauce ; J. O. Patenaude, Ottawa ; Thaddée Brunet, fils, Lachine ; Mad La Delorme, St-Henri.
Problème d'échecs.—F. St-Louis, Valleyfield ; N. Duguay, S. Viger, Montréal.
Problème de Dames.—F. Vermette, B. Couture, Montréal ; Thad. Brunet, Lachine.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE 65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas. Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consommation, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivis de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonville, Vt., écrit : " Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consommation, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisait d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit : " Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix \$1 ; six flacons, \$6.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie
Vente Speciale**

DE
GARNITURES POUR ROBES
En soie,
Mehair,
Or,
Argent,
Acier,
Or et soie,
Argent et soie,
Acier et soie

Toutes les largeurs, tous les prix.
Franges en soie, Franges en acier,
Franges en cordes.

Notre établissement est l'entrepôt de ces marchandises et ce n'est qu'à nos magasins que l'on peut se procurer le véritable Boa plumes de coq, de \$1.75 à \$40.00 chaque.

Mouchoirs en soie (avec initial), toutes les qualités, tous les prix.

Lignes spéciales des mouchoirs pour dames, vendus 1/2, 3/4, 5c à \$4.50 chaque.

Nouveautés en : Dentelles, Rubans, Boutons, Ornaments, Collets, Nettes pour draperies.

Pour les plus hautes nouveautés en marchandises venez chez

JOHN MURPHY & CIE
Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages
Importants dans les deux Provinces.
Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes, pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice masurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande-marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la masurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.
J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bimestrielle. Conditions d'abonnement: Un an (4 par tir du 1er janvier 1898): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15, rue d'Ulm, Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
Revenu pour l'année 1890..... \$2,001,983 87
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 30

BUREAU A MONTRÉAL, 104 RUE ST-JACQUES
ARTHUR HOGUE, Agent du département français.
J. H. BOUTE & Cie., Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

22779
Les dyspeptiques ont besoin d'une alimentation nourrissante, de digestion facile.

**LE
JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Contient tous les principes premiers du Boeuf dont la digestion est rendue aisée pour les estomacs mêmes les plus faibles.

J. P. Bourdeau
Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre
97—RUE SAINT-LAURENT—97

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGE EN OCTOBRE 1891 le 7 et 21
3124 LOTS VALANT..... \$52,740
GEOS LOT VALANT..... \$15,000
Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10
Demandez les circulaires
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



RÉGULATEUR de la santé de la femme
LES TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

COOK'S FRIEND BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN
Est la plus économique
LAURENT LAFORCE & BOURDEAU
MAISON FONDÉE EN 1860
Soleils Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada. Catalogues expédiés sur demande. Acords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles
1637, RUE NOTRE-DAME
Téléphone 1297

SANS PEUR ET SANS REPROCHE
SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.
NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savons No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14 Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (35 cents).
ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

Attraction sans précédent
Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant
Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces."

Ed. L. ...
J. A. Emly
Commissaires
Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
E. M. Walsmley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.
L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI, 10 NOVEMBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000
100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,124 prix se montant à..... \$1,054,90

PRIX DES BILLETTS:
Billets complets, \$30; Demi, \$10; Quarts, \$5, Dixièmes \$3; Vingtième \$1.
Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$55
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout
IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.
Adresses:
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.
Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.
N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.
La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1895, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mille neuf cent...